

2. La langue française en Afrique

1. FRANCOPHONES D'AFRIQUE : QUELLES IDÉES SUR LES LANGUES ?¹

Que pensent les francophones d'Afrique de la langue française ? Quelles représentations ont-ils de cette langue ? Comment la voient-ils, la perçoivent-ils, la vivent-ils en 2014 ? Quelles images leur viennent à l'esprit quand ils en parlent ? À quelles valeurs le français est-il associé ?

Répondre à ces questions est utile pour comprendre ce qui se joue actuellement dans les grandes villes africaines où plusieurs langues se côtoient, et pour expliquer les choix des locuteurs quand ils usent tantôt du français, tantôt d'une langue africaine ; c'est aussi se donner des chances de prédire

un peu l'avenir, un exercice certes délicat mais essentiel pour qui veut élaborer une politique linguistique ou éducative.

L'exercice ne saurait être mené sur la seule langue française pour la simple raison que toutes les villes africaines sont multilingues : on ne saura vraiment quelles sont les images associées au français qu'en examinant également ce que pensent les locuteurs de l'anglais (souvent cité comme le premier concurrent) et des principales langues africaines, lesquelles se cantonnent de moins en moins aux sphères privées pour jouer un rôle croissant dans l'espace public. Pour des raisons pratiques, les images du français et de l'anglais ne seront contrastées qu'avec la principale langue africaine pratiquée dans la capitale.

¹ Étude des représentations du français, de l'anglais et d'une langue africaine à Bamako, Dakar, Kigali, Kinshasa, Libreville par Bruno Maurer, Université Montpellier III, EA 739 Dipralang.

Dans le même ordre d'idée, il convient de préciser que les représentations du français qui sont ici analysées sont celles de publics francophones dans les villes étudiées. Il serait intéressant d'étudier de manière complémentaire les images que les non-francophones de ces pays ont du français : on disposerait alors d'éléments permettant de mettre en place des politiques linguistiques et éducatives prenant en compte l'ensemble des populations.

Les analyses qui suivent se réfèrent à des enquêtes menées dans cinq capitales africaines et auprès d'échantillons comparables pris dans deux catégories de la population, des lycéennes et lycéens de classe terminale d'une part, des fonctionnaires d'autre part ; des questionnaires comparables, variant simplement sur des aspects très spécifiques de chaque situation, ont été présentés aux enquêtés².

De plus, pour Dakar et Kinshasa, des résultats sont disponibles également pour des entrepreneurs du secteur privé, ce qui enrichira notre connaissance de la situation du français dans ces contextes multilingues.

Les villes ont été choisies car elles représentent des situations de francophonie différentes que nous allons caractériser

² Les enquêtes ont été menées selon la méthode d'analyse combinée des représentations des langues (Bruno Maurer, *Représentations des langues en situation multilingue. La méthode d'analyse combinée, nouvel outil d'enquête*. Paris, Éditions des archives contemporaines, 2013). On demande aux témoins de classer des propositions sur les langues de manière à faire ressortir celles avec lesquelles ils sont le plus en accord. Les résultats sont présentés sur des graphiques : à gauche, les éléments les moins choisis, à droite, ceux avec lesquels les sujets sont les plus en accord. La taille du cercle, plus ou moins importante, indique le degré de consensus du groupe interrogé sur ce résultat.

rapidement du point de vue des rapports entre les trois types de langues étudiées. Pour chaque situation, une rapide présentation des hypothèses de recherche que l'on pouvait formuler avant recueil et analyse des données permettra de voir si ces représentations, reposant sur des idées communément acceptées, sont confirmées ou si au contraire elles sont à reconsidérer.

S'agissant du français et de l'anglais, le parti pris a été de proposer aux mêmes publics-cibles des différentes villes les mêmes éléments, afin de pouvoir comparer aisément les situations. Les propositions ont été recueillies lors d'une phase de pré-enquête auprès d'un groupe-témoin par entretien semi-directif et les formulations, abrégées, sont au plus près de celles utilisées par les témoins lors de cette phase : elles n'émanent pas de l'imaginaire de l'enquêteur (voir la liste des propositions en annexe, page 68). Pour les langues africaines les questionnaires peuvent varier selon les langues afin de prendre en compte les contextes de chacune (voir aussi en annexe les exemples relatifs au bamanankan³ à Bamako et au lingala à Kinshasa).

Les résultats sont présentés sous forme de graphiques. Nous avons choisi de présenter au lecteur tous les graphiques disponibles pour la langue française et la langue anglaise, afin qu'il puisse se faire une opinion, au-delà des analyses que nous proposons, ainsi que le graphique concernant la langue africaine pour la catégorie des publics de lycéens. //

³ Langue parlée au Mali par la plus grande partie de la population du sud du pays, nommée en français bambara.

► Le français, l'anglais et le bamanankan à Bamako, Mali

Le contexte malien et bamakois

Ville sahélienne dans un pays à multilinguisme modéré (13 langues nationales selon les termes du décret 159 PG-RM du 19 juillet 1982), Bamako est située en territoire où domine le bamanankan (également connu sous le nom « bambara »), une langue qui joue dans plusieurs régions du pays un rôle de langue de communication entre Maliens ne parlant pas la même langue. Le bamanankan est

une langue transfrontalière parlée sous des formes dialectales au Sénégal, en Guinée, en Côte d'Ivoire et au Burkina Faso. Le français est langue officielle et langue de scolarisation de l'école publique, un rôle qu'il partage dans un nombre important (autour de 20 %) de classes du primaire public avec plusieurs langues nationales dans un système scolaire multilingue. Les estimations de l'OIF, basées sur la capacité de la population à lire et à écrire le français, indiquent qu'il y aurait **17 % de francophones au Mali**. L'anglais, simple langue étrangère enseignée, ne remplit pas de rôle social particulier.

Postulats et clichés

1. La langue française est en perte de vitesse.
2. La langue anglaise n'a pas véritablement de rôle social mais peut bénéficier du contexte international.
3. Le bamanankan est à même de faire concurrence au français.

Comment lire les graphiques ?

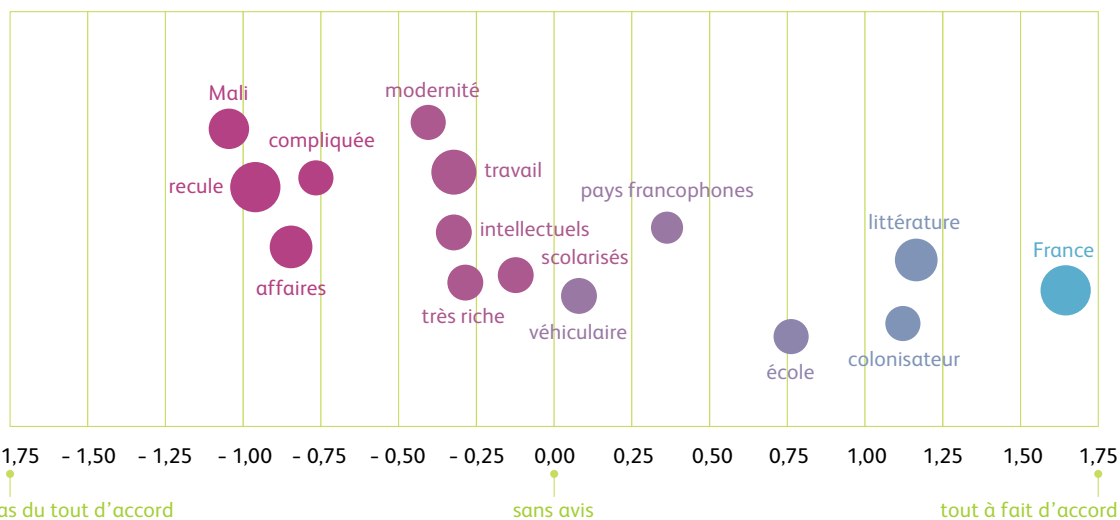
Les éléments qui se situent sur la droite sont ceux avec lesquels les sujets interrogés sont le plus en accord ; à gauche, ceux auxquels ils adhèrent le moins.

Pour manifester leur accord/désaccord, les sujets interrogés disposaient de 5 notes : -2, -1 pour marquer le désaccord ; +2, +1 pour l'accord ; 0 étant attribué à des éléments assez indifférents. On voit sur le graphique « Fonctionnaires » (p. 42) que l'élément le plus choisi a été celui qui fait du français à Bamako la langue des pays francophones, avec un score voisin de 1,50, le moins choisi celui d'une langue du Mali. À côté des cercles figurent les formes abrégées des propositions testées.

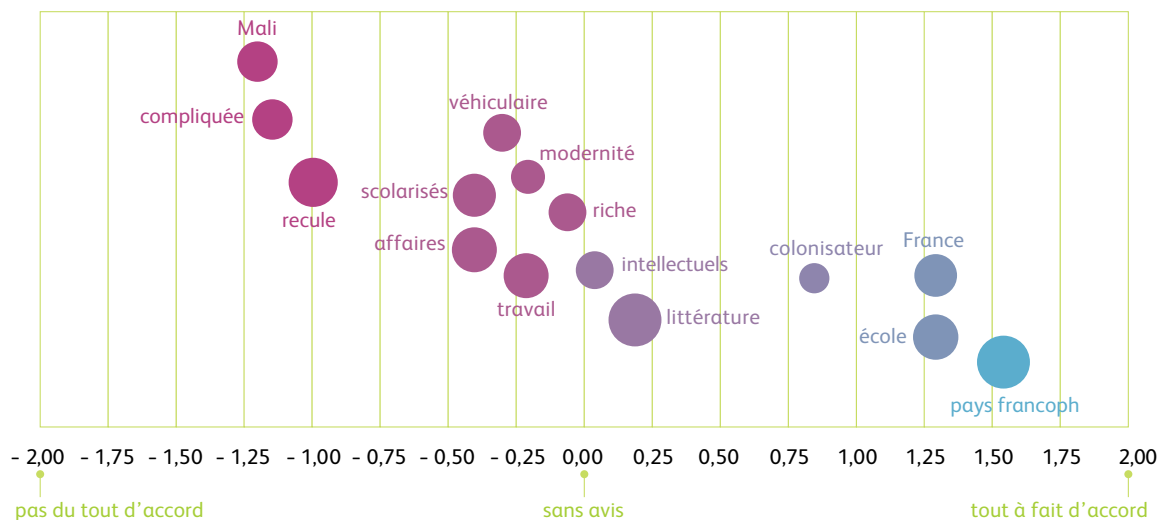
La taille des cercles marque le consensus entre les membres du groupe. Plus le cercle est gros, plus cela signifie que les membres du groupe étaient d'accord entre eux autour de cette proposition. Par exemple, le français langue de littérature a pour l'ensemble du groupe un score proche de 0, ce qui signifie qu'il n'est l'objet ni d'une adhésion, ni d'un rejet. La taille du cercle est parmi les plus importantes (fort consensus), ce qui signifie que les membres du groupe étaient d'accord entre eux sur la place à accorder à cette image ; en d'autres termes, le groupe n'est pas partagé sur ce point. L'interprétation serait différente avec la même position sur l'axe gauche-droite mais avec un cercle de faible taille, signe que la moitié des témoins aurait été en accord avec cette proposition, et l'autre non, pour placer cet élément comme ni choisi ni repoussé.

Le français, langue de... la France et des pays francophones mais pas langue du Mali

Le français vu par les lycéens à Bamako



Le français vu par les fonctionnaires à Bamako



Sur les quinze images proposées aux lycéens, celle qui arrive en tête, c'est l'association entre langue française et France, suivie du fait qu'elle est celle d'un patrimoine littéraire et qu'elle reste vue comme la langue de l'ancien colonisateur. Le tableau témoigne d'un sentiment assez fort d'extériorité du français, lequel n'est pas ressenti comme une langue très « utile » : le fait que le français sert à communiquer avec des Maliens d'une autre langue maternelle

reçoit un score proche de zéro, ni choisi ni repoussé donc (ce que l'on peut interpréter du fait de la concurrence du bamanankan dans ce rôle) ; le français n'est pas non plus associé à son rôle potentiel de langue de travail, ni avec l'expression de la modernité ou du monde des affaires. Même son rôle de langue internationale entre les pays francophones est peu choisi (score de 0,36 et absence de consensus).



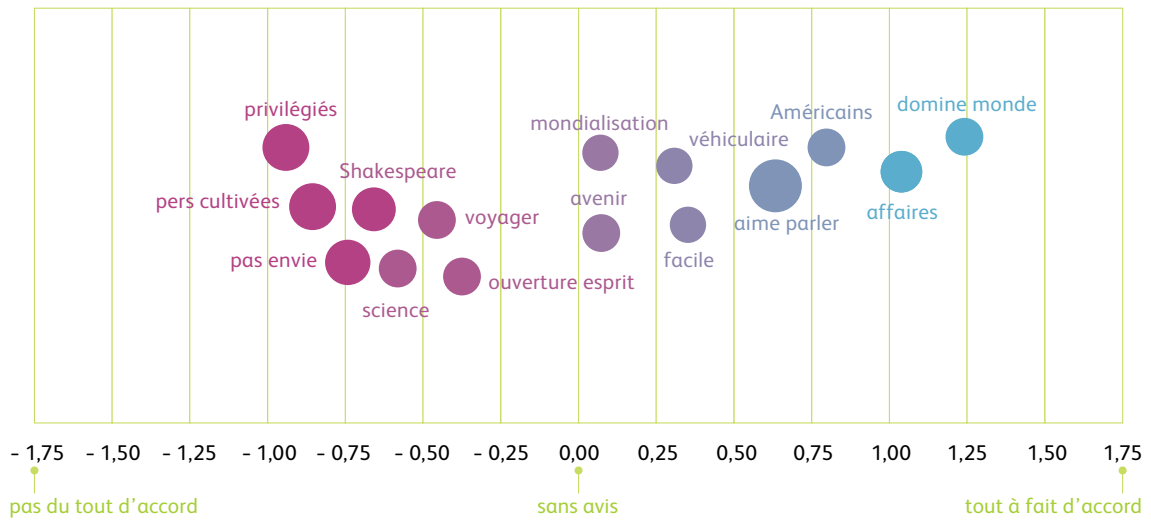
La perception du groupe des **fonctionnaires** n'est pas fondamentalement différente. Même si eux placent en tête le **rôle de langue internationale** (score de 1,55), l'association avec la France intervient en deuxième position alors que le fait que le français serait une langue malienne est l'image la plus repoussée. Les autres images sont relativement conformes à ce que les lycéens perçoivent.

Tout n'est pourtant pas noir dans ce tableau, l'élément le plus repoussé par les deux groupes étant celui d'une langue en

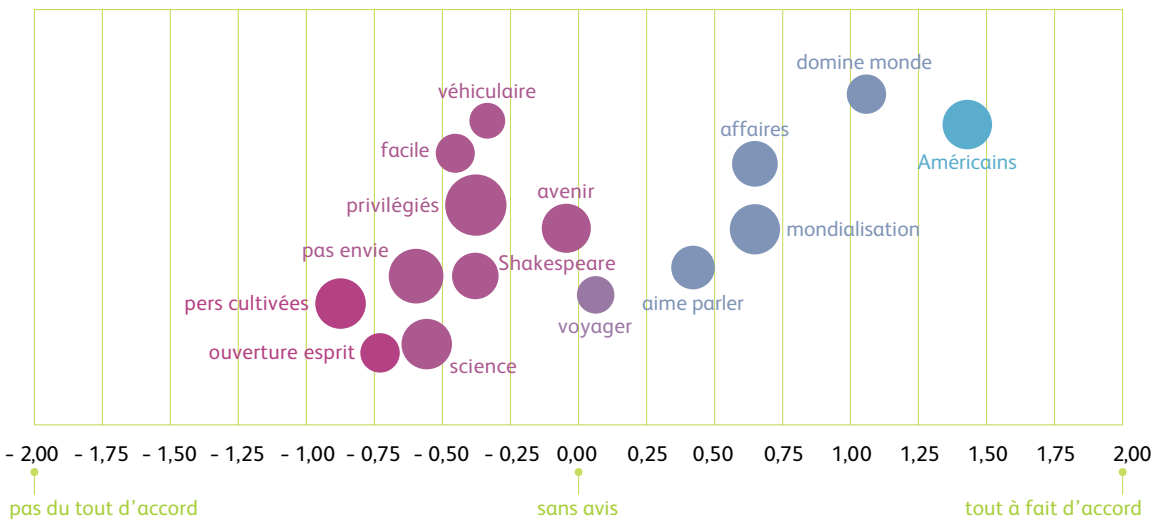
recul après celui d'une langue compliquée : le français est peut-être toujours ressenti comme une langue étrangère et son utilité est vue comme limitée, mais l'idée qu'il serait en recul dans le pays est très massivement rejetée (deuxième plus fort rejet et fort consensus du groupe) et son apprentissage ne semble pas vécu comme particulièrement complexe... du moins par ceux qui le parlent. Une étude auprès de Maliens non francophones donnerait peut-être sur ce point précis d'autres représentations.

L'anglais, une langue qui domine le monde... mais sans assurance sur l'avenir

▶▶ L'anglais vu par les lycéens à Bamako



▶▶ L'anglais vu par les fonctionnaires à Bamako



Pour les lycéens comme pour les fonctionnaires, un trio d'images se détache : une langue qui domine le monde, qui est la langue des affaires et celle des Américains.

On peut remarquer également que parmi les facteurs composant au final un faisceau de représentations assez positives de la langue, l'idée que l'anglais serait une langue facile progresse significativement chez les lycéens par rapport aux fonctionnaires, plus âgés, qui

n'en ont pas forcément fait un apprentissage scolaire dans les règles (de même que progresse la mise en avant du fait d'aimer parler anglais).

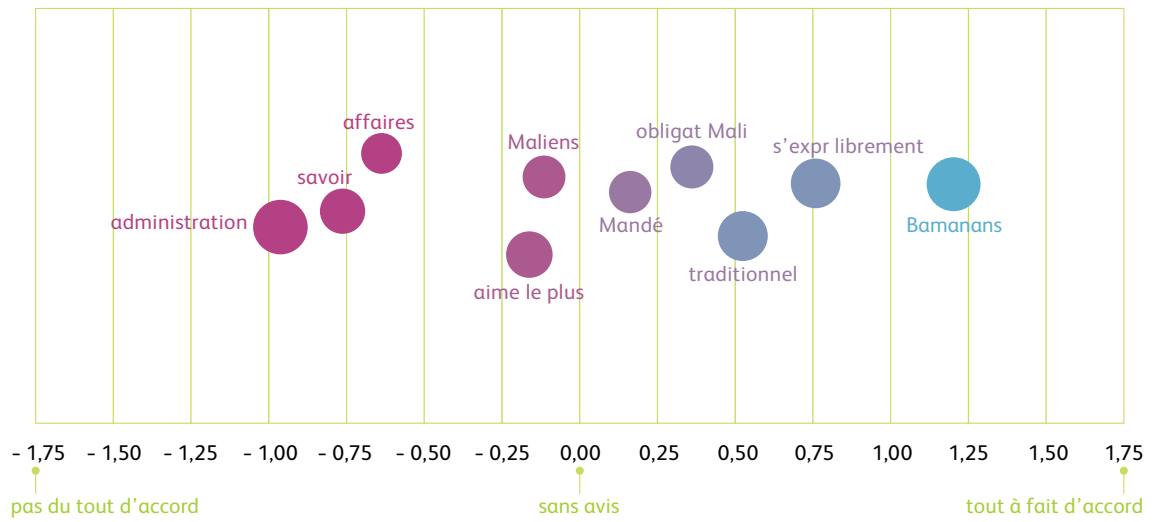
On nuancera ce tableau en remarquant que l'idée de l'anglais comme langue de l'avenir reçoit dans les deux groupes un score proche de zéro, ni choisi, ni repoussé. L'association à sa domination mondiale, au groupe des Américains ou à la langue des affaires n'est donc pas forcément décisive

dans l'esprit de ces deux groupes, pas gage en tout cas d'un avenir assuré : signe que les hiérarchies actuelles pourraient être demain remises en cause ? Autre point qui nuance le tableau : quand on propose, parmi

15 images, l'idée d'ouverture d'esprit ou de langue de science, les témoins ont plutôt tendance à repousser le fait que ces deux points caractérisent l'anglais. Si elles existent, ces dimensions sont de peu d'importance.

Le bamanankan, une langue ethnique qui gagne du terrain

Le bamanankan vu par les lycéens à Bamako



L'association entre bamanankan et ethnicité était possible au travers de trois images proposées : langue des Bamanans, langue du Mandé (région originaire), langue de la tradition et des ancêtres. Dans les deux groupes, sur les cinq images les plus choisies, on retrouve ces trois-là, signe que cette langue continue d'être fortement associée à ses origines. Le groupe des lycéens place nettement en tête l'association avec l'ethnie bamanan. Cette forte association ethnique a un revers : sont rejetées dans les deux catégories de population l'usage de langue des affaires, du savoir et de l'administration, à savoir les images caractérisant une relative modernité. Dans les deux groupes également, l'attitude affective à l'égard de cette langue (« langue que j'aime le plus ») reçoit un score négatif et sensiblement dans les mêmes proportions.

Pour autant, les deux catégories s'accordent, et là encore dans des proportions voisines, pour que le bamanankan joue à l'avenir un rôle véhiculaire important : les images de « langue

que l'on doit comprendre si l'on veut vivre au Mali » et de « langue qui permet aux Maliens de s'exprimer librement » ont des scores positifs. Sans aucun doute, on peut mettre ce dynamisme en relation avec le tableau relativement négatif du français : la concurrence entre les deux langues sur le plan de la véhicularité trouve ici une bonne expression.

Par rapport à nos hypothèses initiales, qui reprennent en fait les idées les plus communément admises, on peut poser que **si le français n'est pas dans une dynamique conquérante, il n'est pas non plus considéré comme en recul**, le plus frappant le concernant étant, 50 ans après l'Indépendance, le fait qu'il n'est toujours pas une langue que se sont appropriée les Maliens. Il se confirme qu'il est mis en balance au plan international avec les images positives de l'anglais, lequel n'est pas pour autant assuré d'un usage croissant à l'avenir. Et au plan intérieur, l'anglais est fortement concurrencé comme langue « malienne » par le bamanankan. //

► Le français, l'anglais et le wolof à Dakar, Sénégal

Ville côtière dans un pays à multilinguisme modéré (une trentaine de langues parlées par des populations plus ou moins importantes), Dakar est une ville où le wolof est très répandu, bien au-delà de la communauté des Lebous dont il est la langue première. De manière générale, les observateurs s'accordent à penser que le wolof est en situation d'expansion, à la fois au détriment des autres langues nationales et du français. Le français

est langue officielle et langue unique de scolarisation du système public. Les estimations de l'OIF font du français une langue parlée par 29 % des Sénégalais (2014), dans un pays qui a une longue histoire scolaire. L'anglais, simple langue étrangère récemment enseignée, ne remplit pas de rôle social particulier, mais des mouvements d'opinion se sont exprimés dans la presse pour demander son accès au rang de langue officielle afin d'être de plain-pied dans la mondialisation.

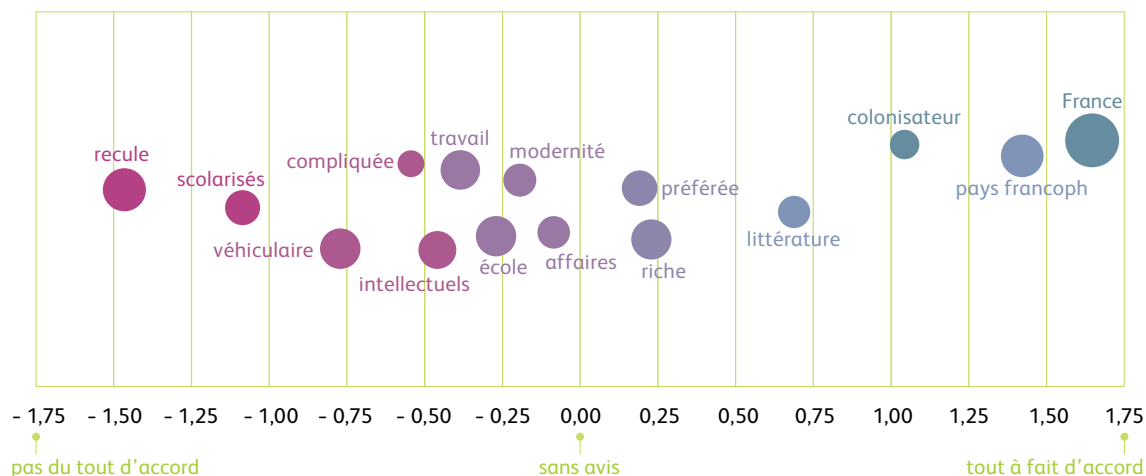
Postulats et clichés

1. La langue française est considérée comme en recul.
2. Le wolof est conquérant, ce qui pourrait engendrer une méfiance à son égard.
3. La langue anglaise est associée à des valeurs positives et en progrès.

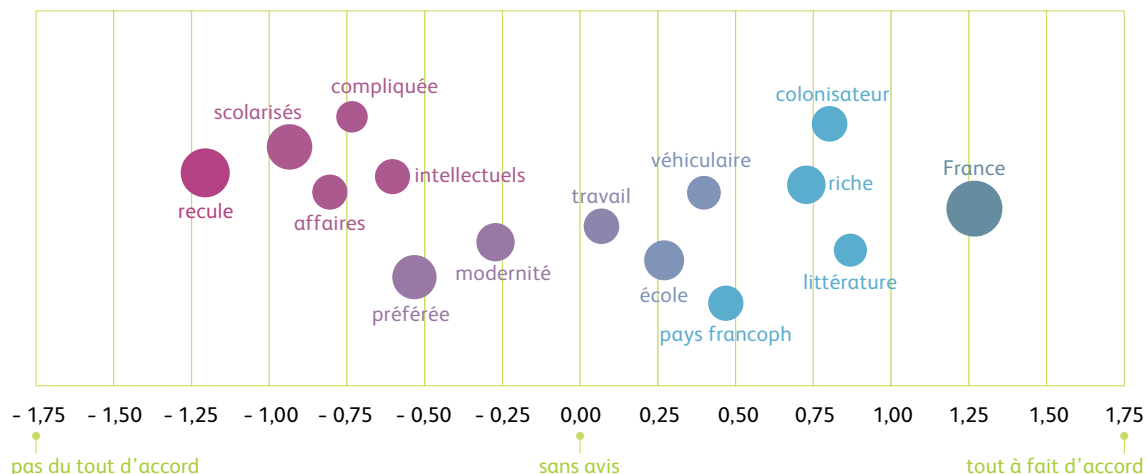


Le français, langue de... la France et des pays francophones

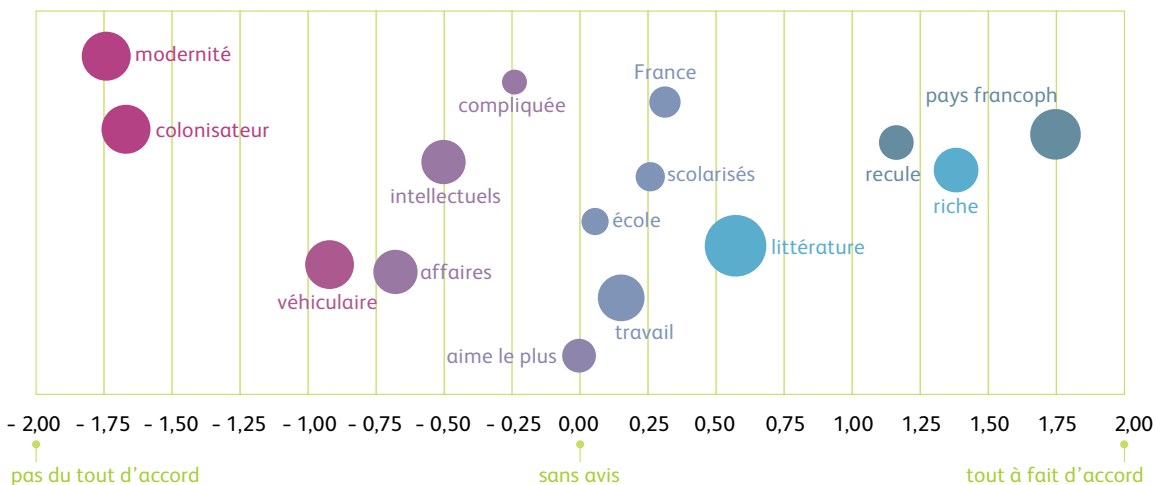
Le français vu par les lycéens à Dakar



Le français vu par les fonctionnaires à Dakar



Le français vu par les entrepreneurs à Dakar



Sur les quinze images proposées aux lycéens dakarois, celle qui arrive en tête, et de très loin, c'est l'**association entre langue française et France**, suivie du fait qu'elle est celle des pays francophones ; enfin, elle reste vue comme la langue de l'ancien colonisateur. Il s'agit d'un tableau qui témoigne d'un sentiment très fort d'extériorité du français, lequel n'est pas ressenti comme une langue très « utile » : le fait qu'il sert à communiquer avec des Sénégalais d'une autre langue maternelle reçoit un score négatif (ce que l'on peut interpréter du fait de la concurrence du wolof dans ce rôle) ; le français n'est pas non plus associé à son rôle potentiel de langue de travail, ni avec l'expression de la modernité ou du monde des affaires (scores négatifs pour toutes ces images). En revanche, une adhésion significative s'exprime quant à l'association français et patrimoine littéraire (quatrième image choisie) qui confirme le caractère non directement utilitaire de la langue. Pour autant certaines images que l'on pourrait s'attendre à trouver, car très souvent véhiculées comme stéréotypes, sont nettement démenties. Les lycéens interrogés ne voient pas cette langue comme un marqueur entre ceux qui sont allés à l'école et les autres, ni comme un indicateur du statut d'« intellectuel ».

Pour l'essentiel, les **fonctionnaires** partagent ces images. Une différence notable toutefois, ils accordent au français une bien plus grande importance dans la communication entre Sénégalais de langues différentes (score négatif de 0,77 pour les lycéens, sans doute plus enclins à utiliser le

wolof, contre un score positif de 0,4 pour les fonctionnaires).

Enfin, dans les deux groupes, l'idée que le français serait en recul est la plus repoussée, contrairement à une idée reçue courante à Dakar.

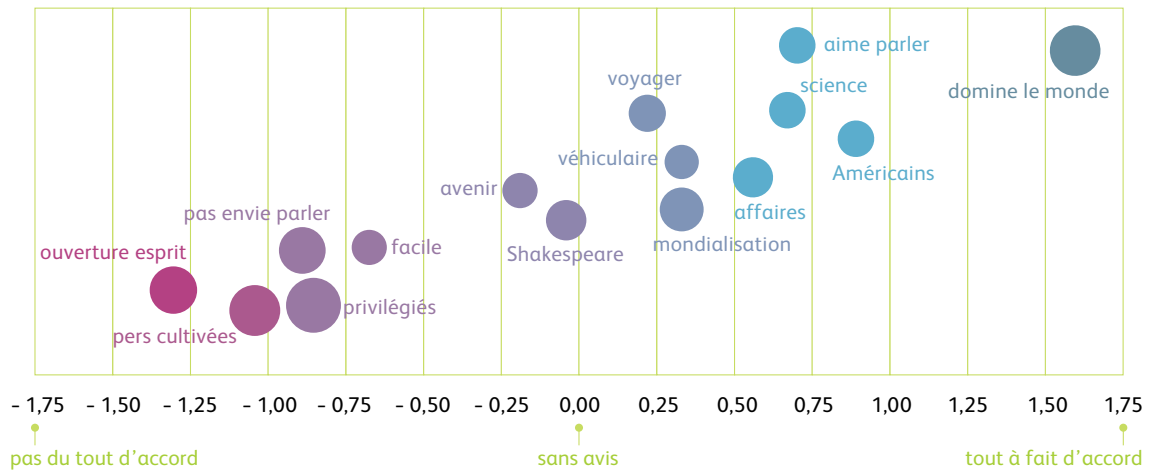
Mais cette idée de français qui recule est en revanche bien attestée dans le groupe des **entrepreneurs** qui la place en troisième position derrière le fait que le français est la **langue des pays francophones** et que c'est une **langue riche**. Ces trois éléments se détachent des autres pendant que l'idée que le français est langue de la France est rejetée dans une zone autour de zéro. Sans doute faut-il voir là le fait que les entrepreneurs se servent massivement du français dans leurs échanges économiques avec d'autres pays de la région et que pour eux, l'usage du français est assez largement déconnecté de l'ancienne puissance coloniale (ce que confirme le fait que l'image « colonisateur » vient en avant-dernière position) pour s'ancrer dans des pratiques avec les pays voisins. Ni les fonctionnaires, ni les lycéens n'ont ce genre d'interaction et, alors que le wolof accomplit nombre de fonctions dans le quotidien de la ville, ils ont tendance à associer le français avec la France.

En queue de peloton, on trouve l'image de modernité, très fortement repoussée (-1,75).

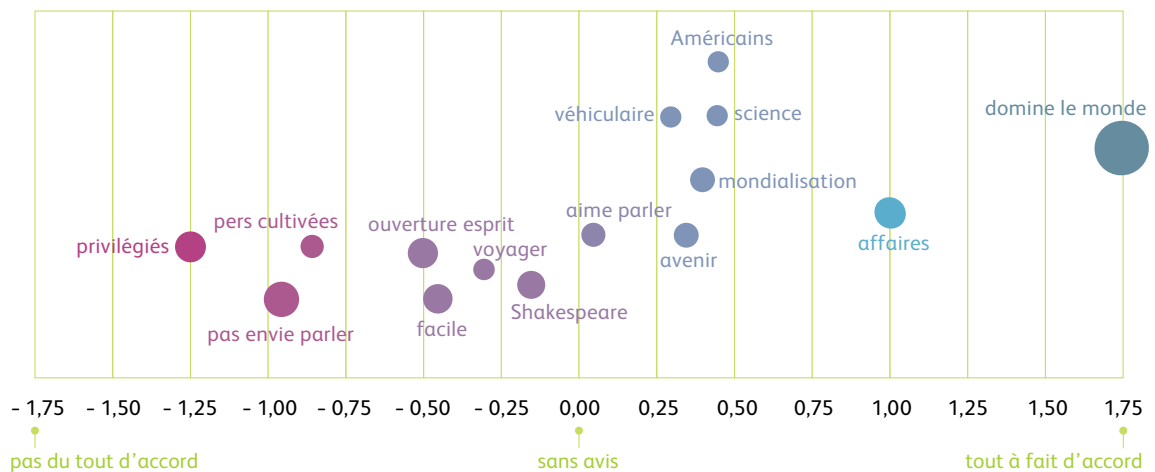
Au final, alors que lycéens et fonctionnaires partagent sensiblement le même imaginaire linguistique vis-à-vis du français, les entrepreneurs interrogés ont un point de vue sensiblement différent des deux premiers groupes.

L'anglais, une langue qui domine le monde mais pas la réalité sénégalaise ?

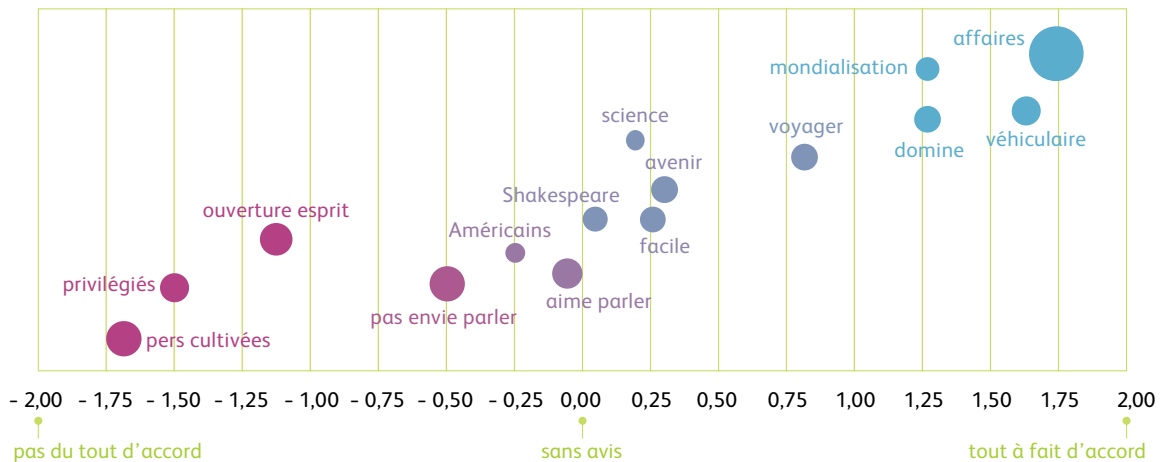
L'anglais vu par les lycéens à Dakar



L'anglais vu par les fonctionnaires à Dakar



L'anglais vu par les entrepreneurs à Dakar



Les lycéens classent très nettement en tête l'idée que **l'anglais est en position dominante dans le monde**, ce qui n'est pas surprenant et ne dit rien de ce qu'il est pour eux, au Sénégal. Les fonctionnaires font de même et dans une proportion encore plus forte, alors que pour les entrepreneurs l'image la plus choisie est celle de langue des affaires talonnée par celle de véhiculaire international.

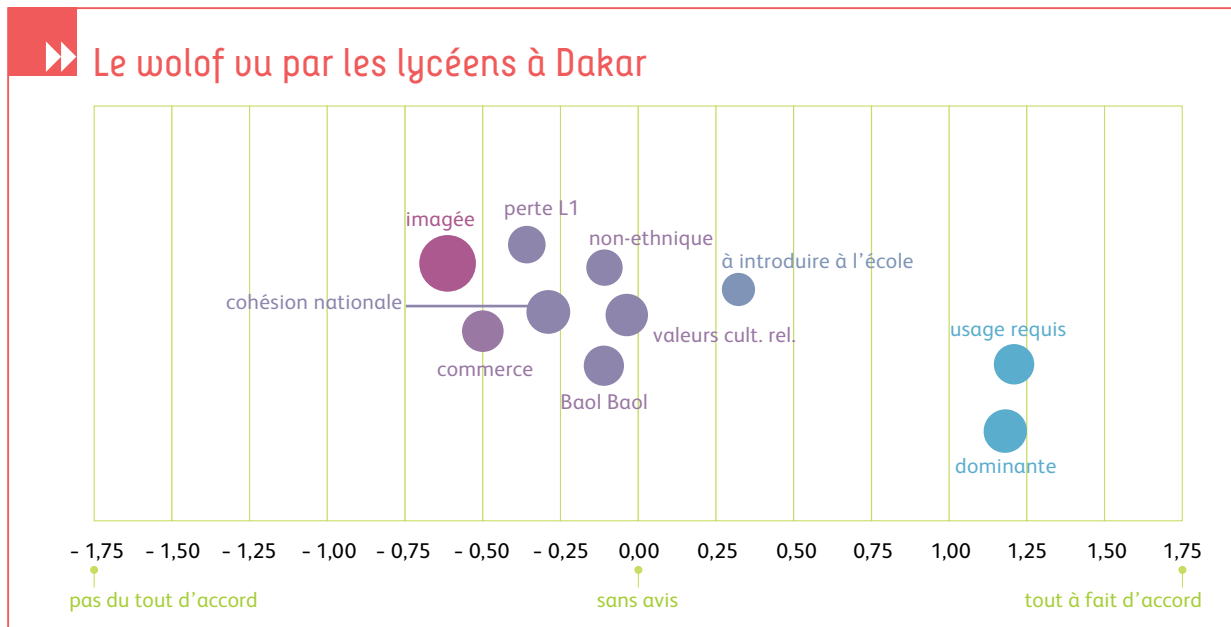
Pour les lycéens, c'est ensuite l'association avec les Américains qui s'impose (confirmant une position d'extériorité de la langue) quand les entrepreneurs classent négativement cette image (au 11^e rang seulement), confirmant leur appétence pour l'anglais.

On notera toutefois que, alors que les lycéens placent l'anglais comme langue assez

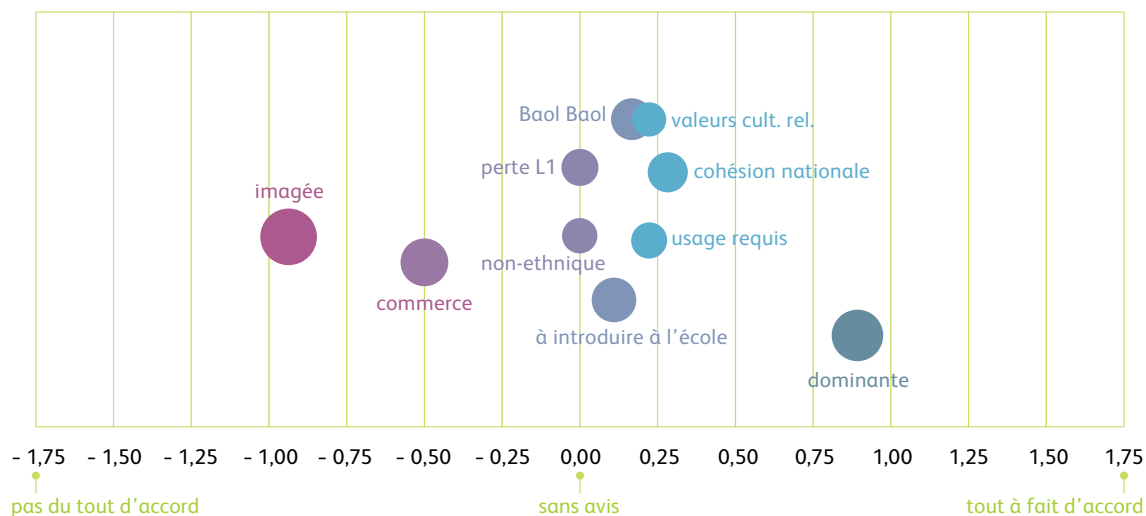
résolument étrangère (cf. les deux images en tête), ils déclarent aimer la parler (leur troisième choix)... alors que les entrepreneurs, bien que posant son importance pratique, donnent à cet item une valeur négative. Sans doute faut-il voir là le fait qu'ils n'ont pas eu un apprentissage scolaire permettant d'être à l'aise dans sa pratique.

Bien que la domination internationale de l'anglais soit reconnue (lycéens, fonctionnaires), de même que son utilité dans le secteur des affaires (entrepreneurs, à un degré moindre fonctionnaires, pour lesquels c'est la deuxième image choisie) ou de la science (quatrième rang pour les lycéens), l'idée de langue d'avenir n'est pourtant pas fortement soutenue : score légèrement négatif pour les lycéens, légèrement positif pour les entrepreneurs et les fonctionnaires.

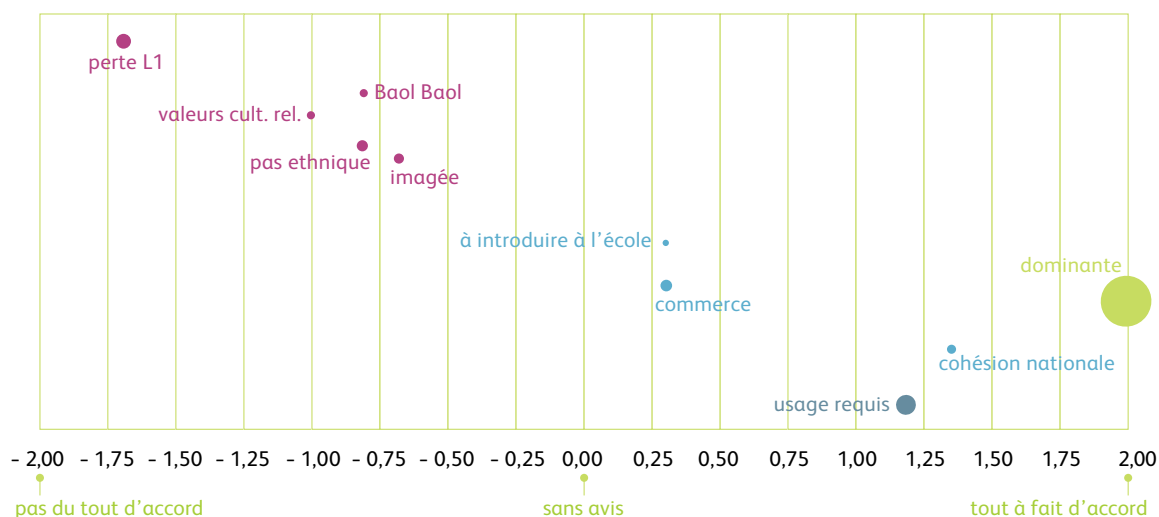
Le wolof, langue dominante au Sénégal



Le wolof vu par les fonctionnaires à Dakar



Le wolof vu par les entrepreneurs à Dakar



Parmi les images relatives au wolof proposées aux trois groupes figurait celle de « langue qui domine toutes les autres au Sénégal ». Elle obtient le score maximal auprès des entrepreneurs (2 sur 2 !), arrive en première place chez les fonctionnaires et partage ce rang chez les lycéens avec une autre image qui exprime également sa domination, celle de langue « que tout Sénégalais devrait savoir parler » (cette image est la troisième choisie par les entrepreneurs, après celle de langue de la cohésion et de l'unité nationale).

Les autres images proposées qui avaient trait à la transmission de valeurs culturelles

et religieuses, au commerce, à l'ethnicité de la langue composent un ensemble assez ramassé d'images, donc relativement indistinct, tant chez les fonctionnaires que chez les lycéens.

L'ensemble de ces données compose l'image d'une langue en situation forte, dynamique, qui est sans doute en concurrence avec le français. Toutefois, sur le plan des usages scolaires, l'idée qu'elle pourrait/devoir être enseignée à l'école n'est que très légèrement positive dans les trois populations étudiées, entre 0,10 et 0,30. Le français reste pour l'instant fort dans son rôle de langue de scolarisation. //

► Le français, l'anglais et le kinyarwanda à Kigali, Rwanda

Kigali est la capitale d'un pays dont l'ensemble de la population parle essentiellement la même langue (kinyarwanda) avec quelques communautés swahiliphones qui parlent le kinyarwanda comme langue seconde.

Le français, dont le nombre de locuteurs est estimé à 6 % par l'OIF, est la langue de l'ancien colonisateur belge et en tant que telle, elle a longtemps dominé le paysage rwandais. Depuis la Constitution du 4 juin 2003 (article 5), le français partage l'officialité avec le kinyarwanda et l'anglais et a été remplacé par celui-ci dans son rôle de langue de scolarisation.

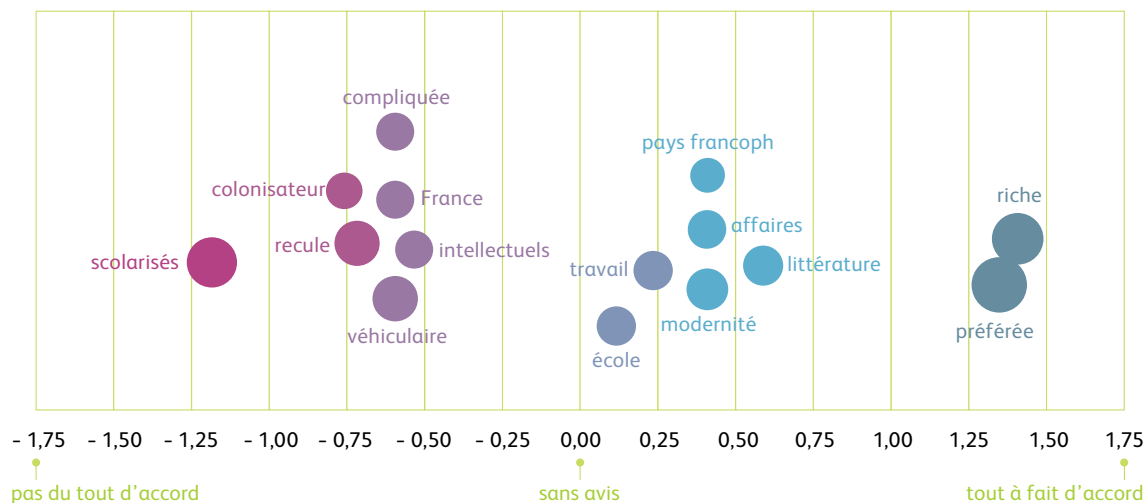
Postulats et clichés

1. La langue française est considérée comme en recul, peut-être avec des marques d'attachement identitaire liées à son rôle passé.
2. Le kinyarwanda est une langue patrimoniale, marquée par un fort attachement identitaire, très consensuel.
3. La langue anglaise est en pleine expansion.

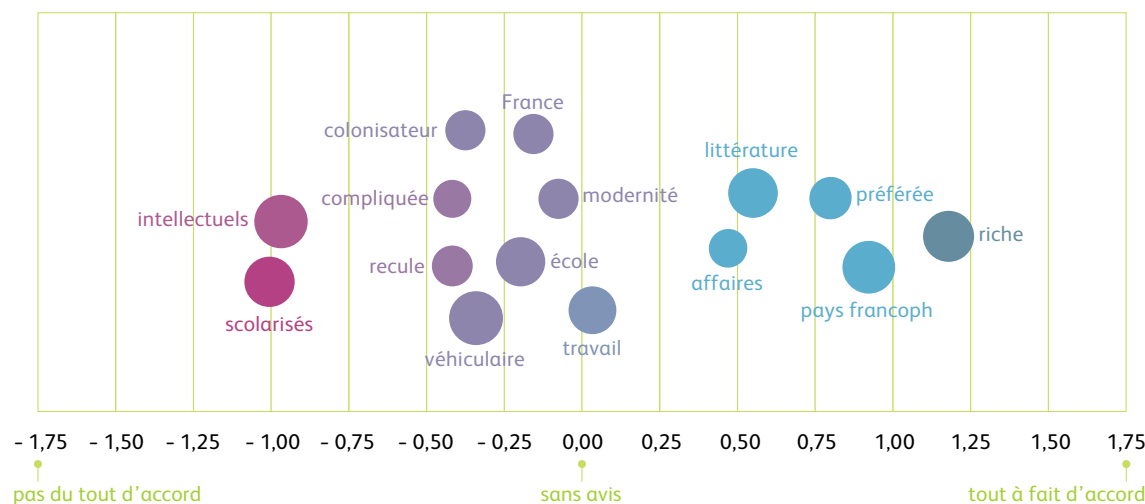


Un attachement très marqué pour le français

Le français vu par les lycéens à Kigali



Le français vu par les fonctionnaires à Kigali



Auprès des lycéens de Kigali, les deux images qui arrivent largement en tête sont : « **langue très riche** » (première position sur les deux groupes), puis « langue que j'aime le plus au monde » (deuxième position chez les élèves, tout près de la première, et troisième chez les fonctionnaires). Ces deux images marquent un très fort attachement à une langue française qui a pourtant perdu son statut de langue d'enseignement. Lycéens et fonctionnaires distinguent aussi, dans le groupe des images choisies par eux, le fait qu'elle est une langue d'affaires et qu'il s'agit d'une langue internationale, parlée dans

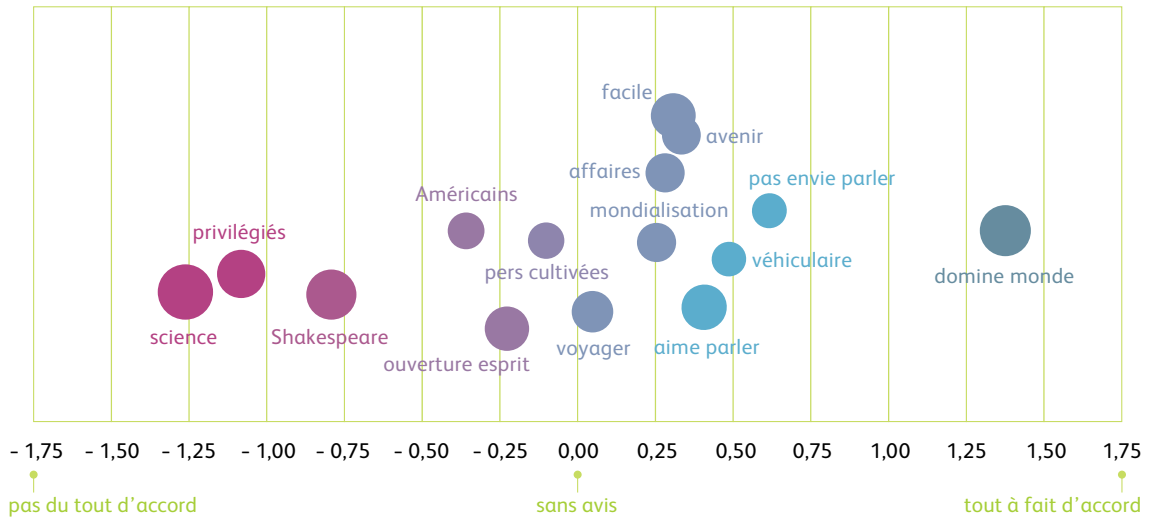
de nombreux pays francophones. Dans les deux groupes, l'idée de langue de travail est encore affectée d'un score positif.

À l'autre bout de la représentation sociale, l'idée la plus repoussée est celle d'une langue qui serait l'apanage des scolarisés ou de ceux qui se prétendent intellectuels. Pour les deux groupes aussi, l'idée de langue qui recule est rejetée (-0,50 et -0,75) alors même que le français a connu une dégradation forte de son statut.

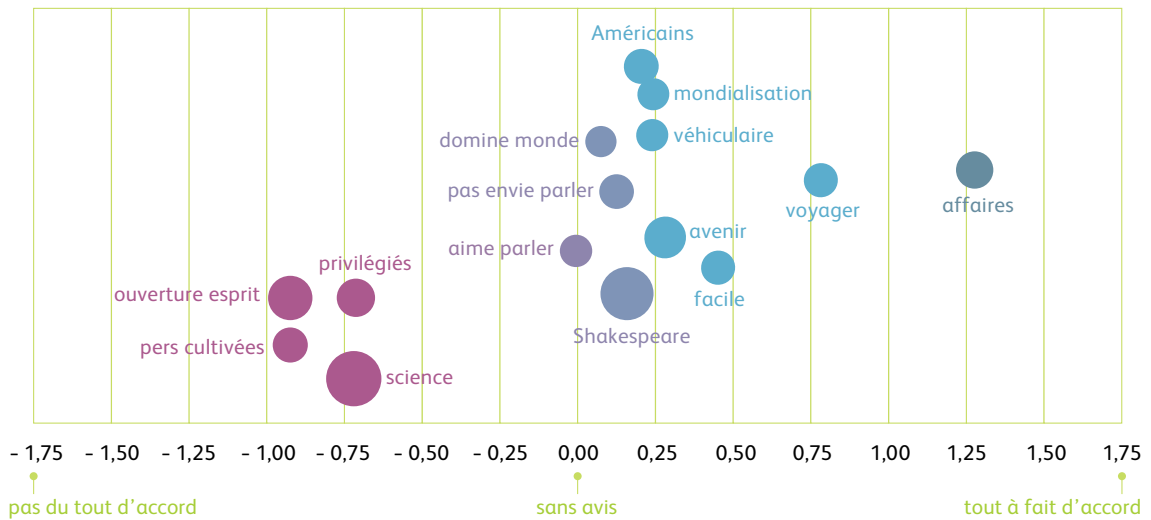
Ces éléments extrêmement saillants marquent l'idée d'un fort attachement à la langue française en dépit des changements politiques.

Une position de l'anglais assez ambiguë

▶▶ L'anglais vu par les lycéens à Kigali



▶▶ L'anglais vu par les fonctionnaires à Kigali



Pour les lycéens, l'anglais est d'abord clairement une langue qui domine le monde. C'est de très loin l'image la plus choisie (1,38). En deuxième position (0,62), ils choisissent « pas envie de la parler », ce qui atteste assez bien de son caractère étranger, puis « langue véhiculaire » (probablement avec les pays voisins) et en quatrième position, ils disent aimer parler cette langue.

Les images de langue des affaires (0,25) ou de langue de l'avenir (0,25) sont peu choisies, témoignant d'un regard assez distancé quant à son utilité.

L'ensemble de ces images fait de cette langue officielle une langue dont on reconnaît le statut mondial mais qui n'emporte pas l'adhésion. L'image la plus repoussée est par exemple, pour ces lycéens, celle de langue de

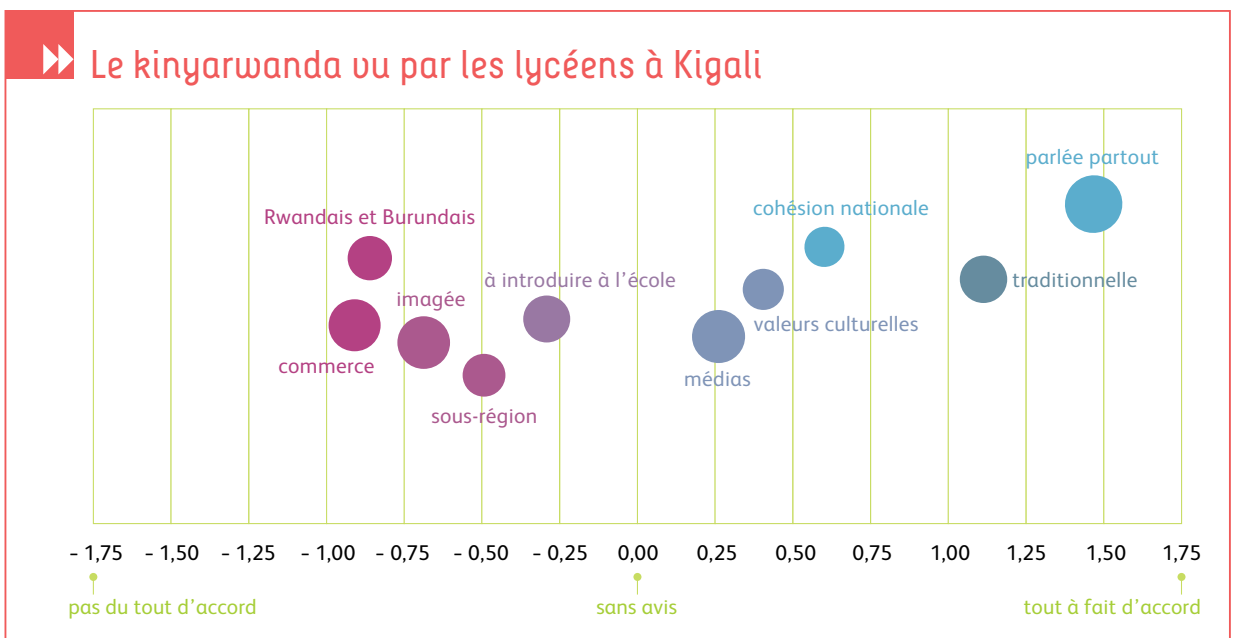
la science, ce qui contrevient à nombre de stéréotypes autour de la modernité supposée de l'anglais.

Les fonctionnaires ont une vision assez différente, plaçant en premier lieu (1,27) l'image de langue des affaires, suivie de langue qui sert à voyager dans le monde. La plupart des autres items sont légèrement supérieurs à 0 (entre 0 et 0,25, des écarts

non significatifs), alors que parmi les images fortement repoussées, on trouve l'idée que l'anglais serait la langue des gens manifestant une ouverture d'esprit, des gens cultivés, des privilégiés ou de la science.

L'ensemble de ces représentations ne brosse pas un tableau très positif de cette langue dans les deux groupes étudiés.

Le kinyarwanda, langue naturelle



Rappelons que le **kinyarwanda est la langue première de la quasi-totalité des Rwandais**, qu'ils soient ruraux ou urbains. Rien d'étonnant à ce que l'idée qu'elle est parlée partout dans le pays soit affectée du score maximal (2) pour les fonctionnaires et de 1,46 pour les lycéens. En deuxième position vient pour les fonctionnaires l'idée que la langue transmet des valeurs de la tradition et de la ruralité, des valeurs culturelles et religieuses pour les lycéens. Les deux groupes s'accordent pour mettre en position trois l'idée que la langue est facteur de cohésion nationale.

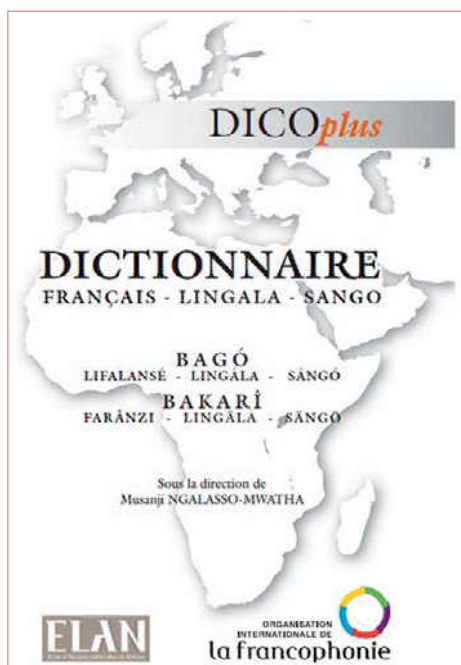
Les deux groupes s'accordent pour rejeter le fait que la langue serait imaginée, qu'elle

serait une langue de la sous-région et qu'elle aurait une importance commerciale.

Les deux groupes divergent sur la question de l'introduction de la langue dans le système scolaire : à introduire pour les fonctionnaires (0,70), alors que les lycéens rejettent l'idée (-0,25).

Au final, le kinyarwanda apparaît comme une langue bien évidemment incontournable autour de quelques évidences hiérarchisées : usage partout, transmission des valeurs culturelles, religieuses. Pour autant, les témoins ne semblent pas prêts à lui conférer d'autres utilités (commerciale, scolaire, sous-régionale...). //

► Le français, l'anglais et le lingala à Kinshasa, République démocratique du Congo



Kinshasa est la capitale d'un pays très fortement multilingue (qui compte plus de 200 langues et qui est peut-être le pays francophone le plus peuplé), dans lequel plusieurs langues africaines d'importance méritent d'être mentionnées et sont en situation de concurrence : le lingala, qui fera l'objet de cette étude pour le rôle qu'il joue dans la capitale, le swahili, le tshiluba, le kikongo.

Le français, seule langue officielle, est réputé très parlé par les Kinois et, d'après les estimations de l'OIF, 47 % de la population des pays serait capable de le lire et de l'écrire. L'anglais est une langue étrangère étudiée à l'école et présente chez quelques grands voisins économiquement importants. Le lingala, hier langue de Mobutu Sese Seko, est aujourd'hui valorisé par son caractère transfrontalier et parce qu'il est la langue d'expression de nombreux chanteurs qui s'exportent sur l'ensemble du continent africain.

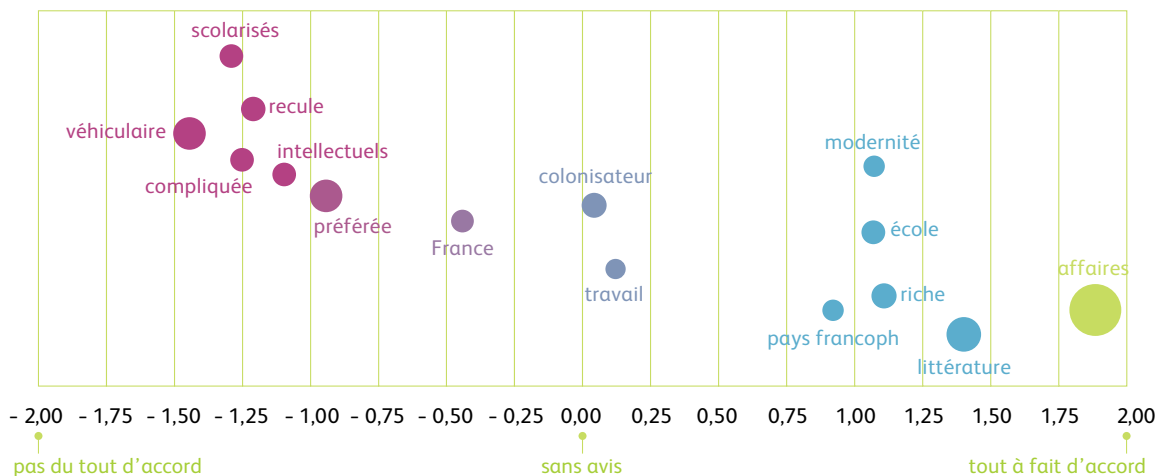


Postulats et clichés

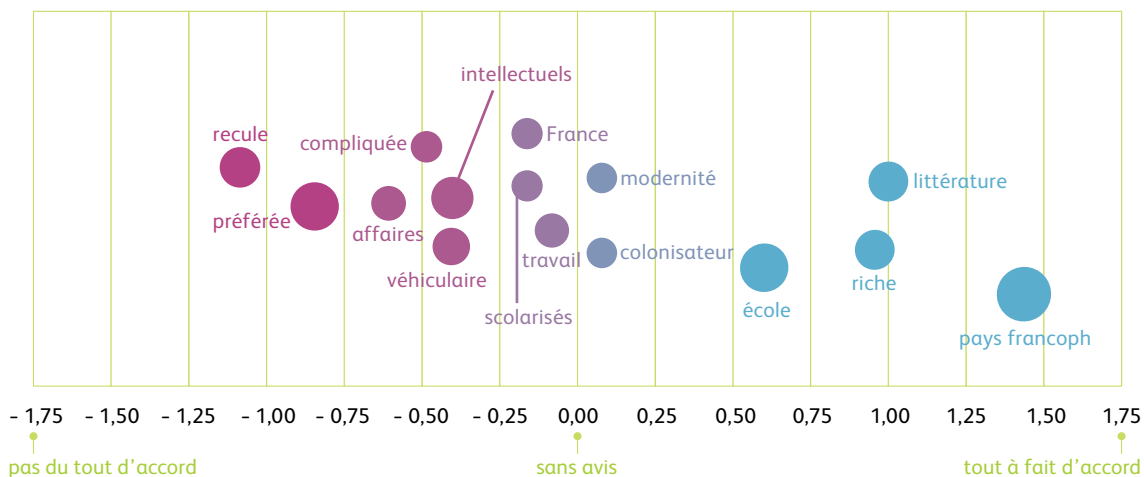
1. La langue française est en situation de dynamisme.
2. Le lingala est pris dans des représentations contrastées.
3. La langue anglaise peut être vue comme une opportunité commerciale en dehors du pays.

Le français, langue congolaise

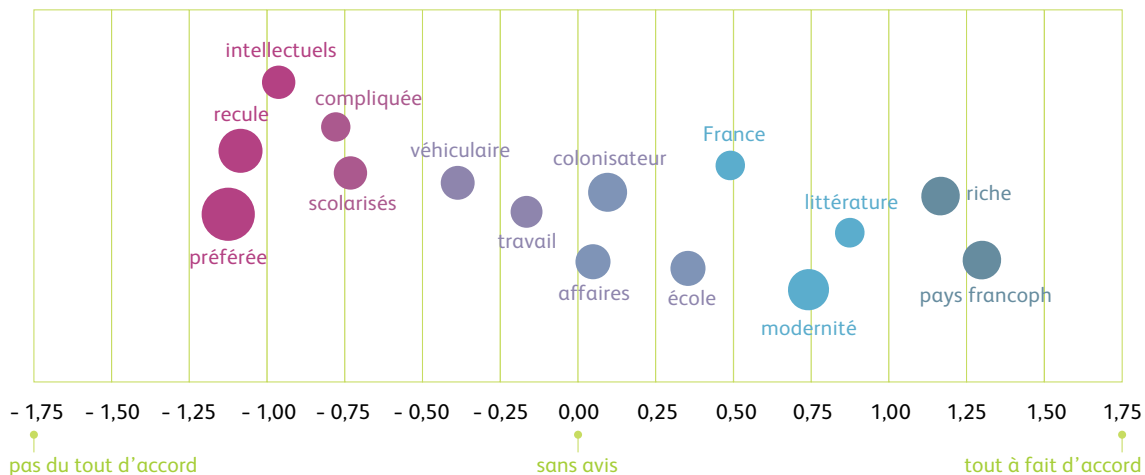
Le français vu par les lycéens à Kinshasa



Le français vu par les fonctionnaires à Kinshasa



Le français vu par les entrepreneurs à Kinshasa



On pourrait s'arrêter à ne retenir qu'un constat : pour le français, l'association à la « langue préférée des Kinois » est la plus rejetée par les trois groupes sur lesquels nous avons enquêté. On pourrait en conclure à un rejet de la langue mais ce serait aller trop vite vers une conclusion totalement erronée et ne pas voir que si la langue française n'est pas la préférée des Kinois, c'est sans doute que des langues africaines (lingala notamment) occupent cette place de cœur. Mais le français apparaît comme une langue avec laquelle les Kinois ont un rapport décomplexé. Pour les **lycéens**, l'image qui arrive en tête, avec un score proche de 2, est celle d'une **langue des affaires** qui est en même temps langue d'un patrimoine littéraire, puis langue riche, langue de l'école, de la modernité et langue d'un ensemble de pays francophones.

Les **entrepreneurs** mettent en tête le fait qu'elle est une **langue internationale** (langue des pays francophones), soulignant sans doute les opportunités qu'elle offre. Eux aussi classent positivement l'idée de langue riche, associée à un patrimoine littéraire en même temps qu'à l'école... La différence la plus notable avec la vision des lycéens est qu'ils accordent au français langue des affaires un score négatif très légèrement

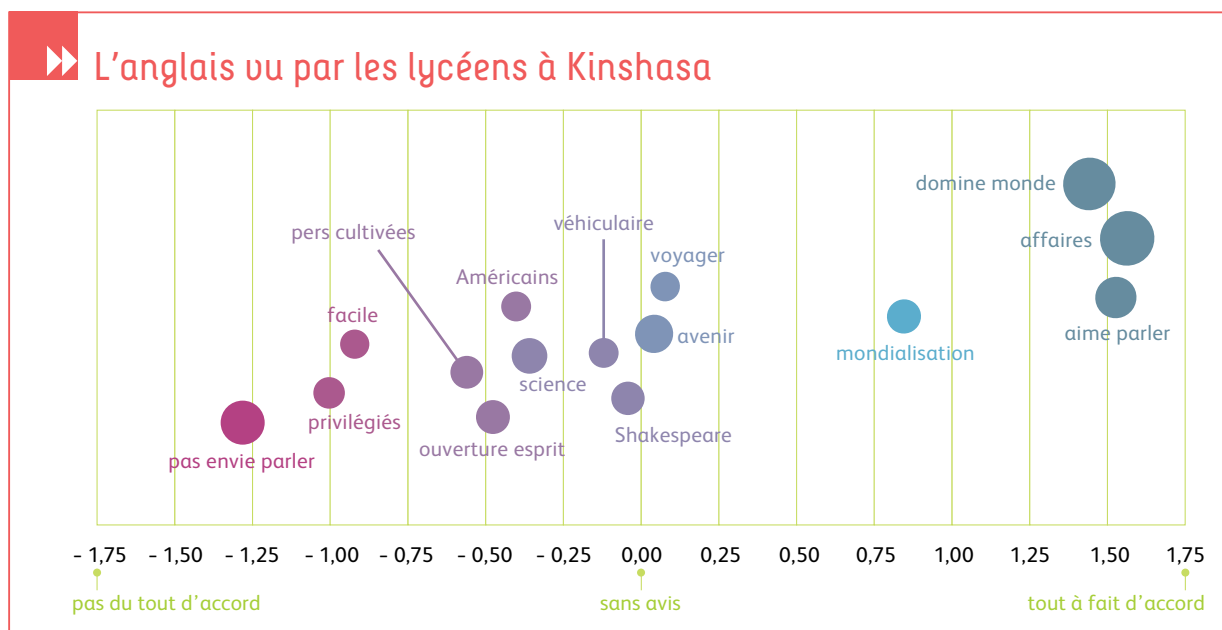
supérieur à 0, signe qu'il ne s'agit pas là à leurs yeux d'une dimension importante.

Dans un pays très fortement plurilingue, on pourrait s'attendre à ce que le français soit associé à la dimension de véhicularité, au fait qu'il offrirait des facilités de dialogue à des Kinois ne parlant pas la même langue. Pourtant, cette image n'est pas caractéristique du français : elle se situe dans les scores négatifs pour les fonctionnaires et les entrepreneurs (avec un score très proche) et est la plus rejetée par les lycéens (-1,44). Sans doute faut-il y voir la concurrence avec les grandes langues africaines du pays, le lingala notamment.

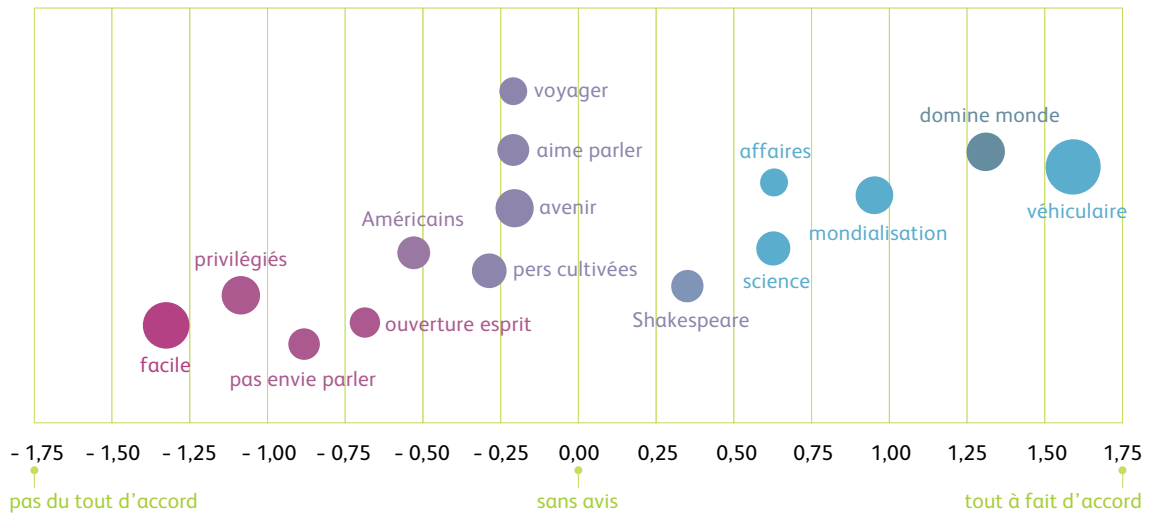
L'association avec la France est rejetée par deux groupes sur trois, seuls les entrepreneurs, qui ont sans doute plus de contact avec l'ancienne métropole, accordant à cette image un score positif.

Autre point marquant de cette étude du français, les **entrepreneurs ne pensent pas que cette langue recule** (cette image est fortement rejetée par eux), les fonctionnaires font de même (c'est pour eux l'image avec laquelle ils sont le plus en désaccord), et les lycéens ont la même conception (rejet de cette idée avec un score négatif proche de -1,25).

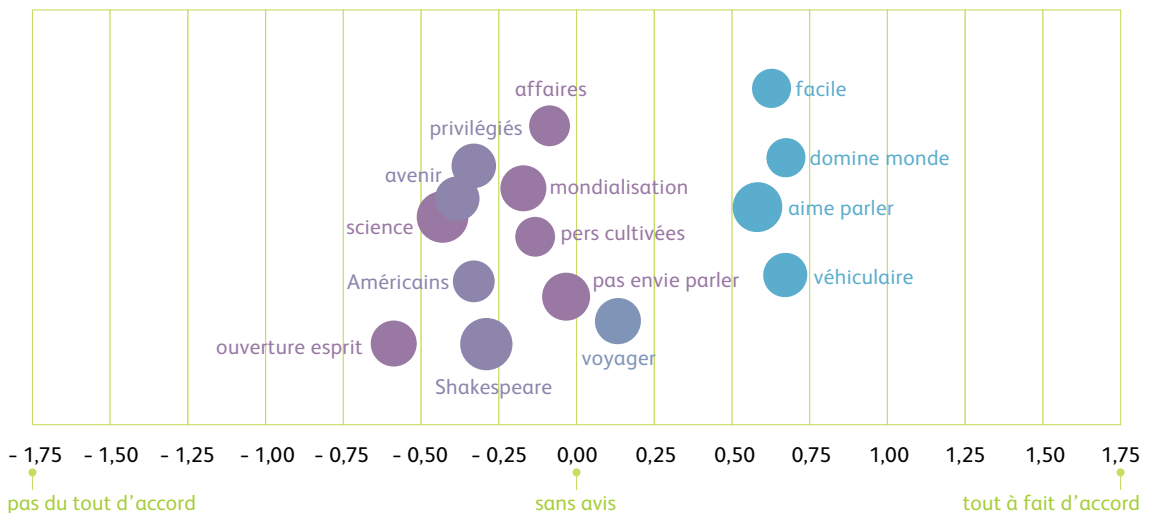
L'anglais, langue très appréciée mais à l'avenir non assuré



►► L'anglais vu par les fonctionnaires à Kinshasa



►► L'anglais vu par les entrepreneurs à Kinshasa



Les lycéens voient l'anglais comme **langue des affaires**, qu'ils aiment parler et qui domine le monde. Ces trois éléments se détachent très nettement des autres composantes puisque, hormis l'idée de mondialisation qui est aussi évaluée positivement (0,8), toutes les autres images sont autour de 0 (langue d'avenir ou des voyages) ou sont rejetées. Si l'on considère que la proposition la plus rejetée est celle de « langue que je n'ai pas envie de parler », on voit un assez fort mouvement d'intérêt pour cette langue, même si elle n'est pas jugée du tout facile (idée repoussée avec un score de -0,92) contrairement aux stéréotypes généralement attachés à cette langue. À

noter que l'item « langue de la science » est rejeté, de même que celui d'une langue qui marquerait l'ouverture d'esprit ou le fait d'être une personne cultivée. On ne peut pour autant pas dire que ces dimensions ne soient pas présentes mais simplement que, quand on propose aux sujets de les placer dans une hiérarchie d'images au sein d'un système de valeurs, elles sont plutôt situées à la fin comme non caractéristiques de la langue anglaise.

Les fonctionnaires construisent un système de valeur globalement identique, rejetant eux aussi et encore de manière plus forte l'idée de facilité. Les seules différences notoires tiennent au fait qu'ils placent bien plus

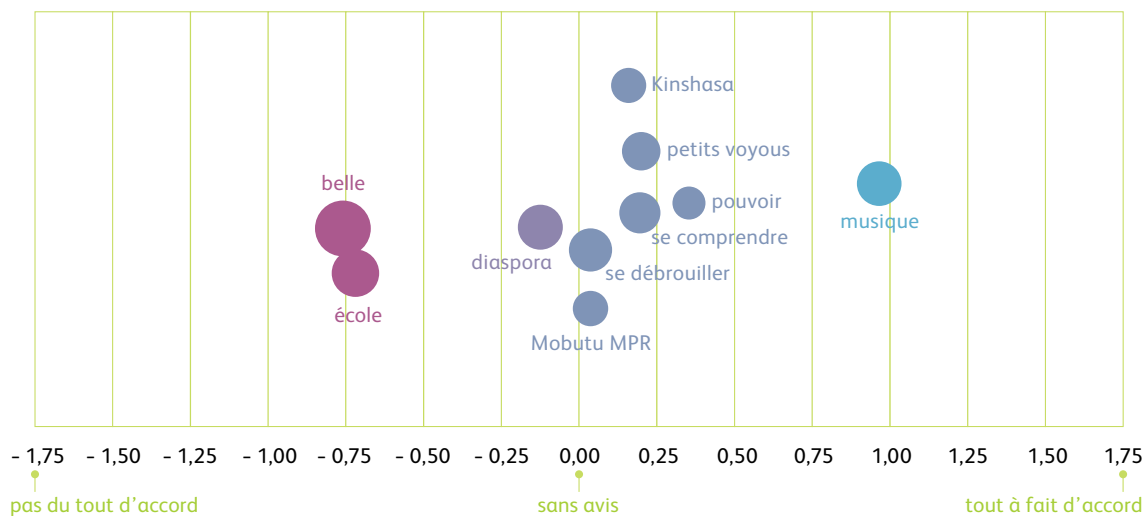
haut l'idée de langue de science (en quatrième position) alors qu'ils situent négativement le fait qu'ils aimeraient la parler. Sans doute faut-il voir là un effet générationnel, les fonctionnaires, plus âgés, n'ayant peut-être pas bénéficié d'un apprentissage scolaire systématique de cette langue.

Le fait le plus marquant concernant les entrepreneurs est que, contre toute attente, ils évaluent négativement l'association entre anglais et affaires : peut-être faut-il voir là le signe que **la plupart des affaires se règlent en français** dans le pays comme à l'international, avec des partenaires essentiellement francophones. Leur adhésion concerne quatre images, traitées avec des scores très proches : une langue qui domine le monde, qu'ils disent aimer parler, qui sert à la communication internationale et qui est facile. Toutes les autres propositions ont des

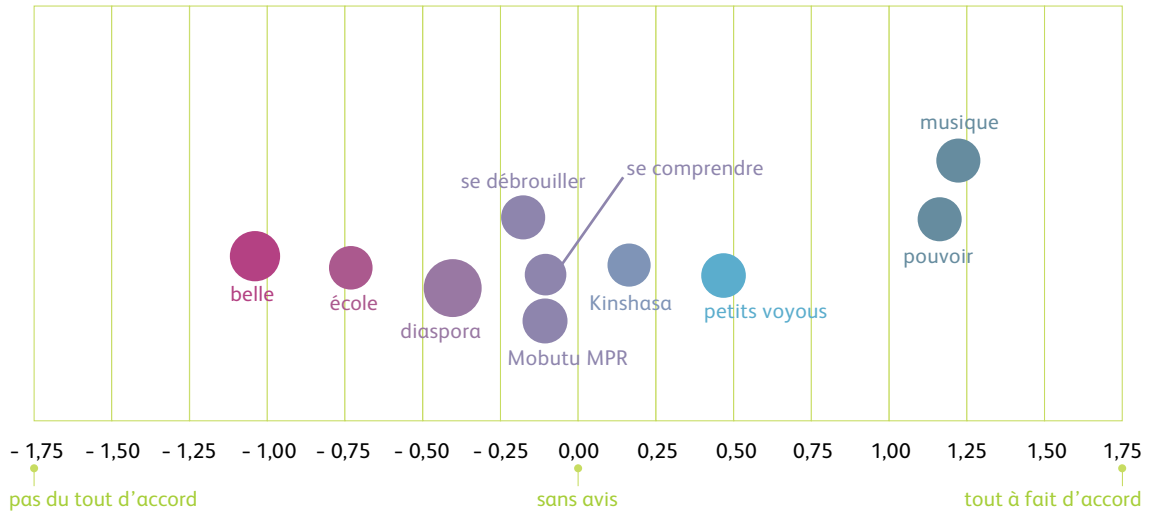
scores négatifs, y compris donc la dimension de langue de science, de la mondialisation, de l'ouverture d'esprit (image la plus repoussée) ou... de langue d'avenir. On peut s'arrêter sur cette dernière image car elle est classée négativement dans les trois groupes. Autant ils s'accordent à dire que c'est une langue qui domine le monde et qui a un rôle dans la communication, avec des jugements différents sur la dimension « affaires », autant ils ne privilégient pas cette dimension de langue d'avenir quand ils pensent à l'anglais. On pourrait faire des hypothèses sur ce fait : confiance dans le français pour continuer à jouer le premier rôle, idée que d'autres langues pourraient être leaders dans le futur ? On ne pourrait le savoir avec certitude que par d'autres moyens d'investigation (entrevues notamment) ; nous ne pouvons à ce stade que noter les faits.

Le lingala, langue du pouvoir... et de la musique

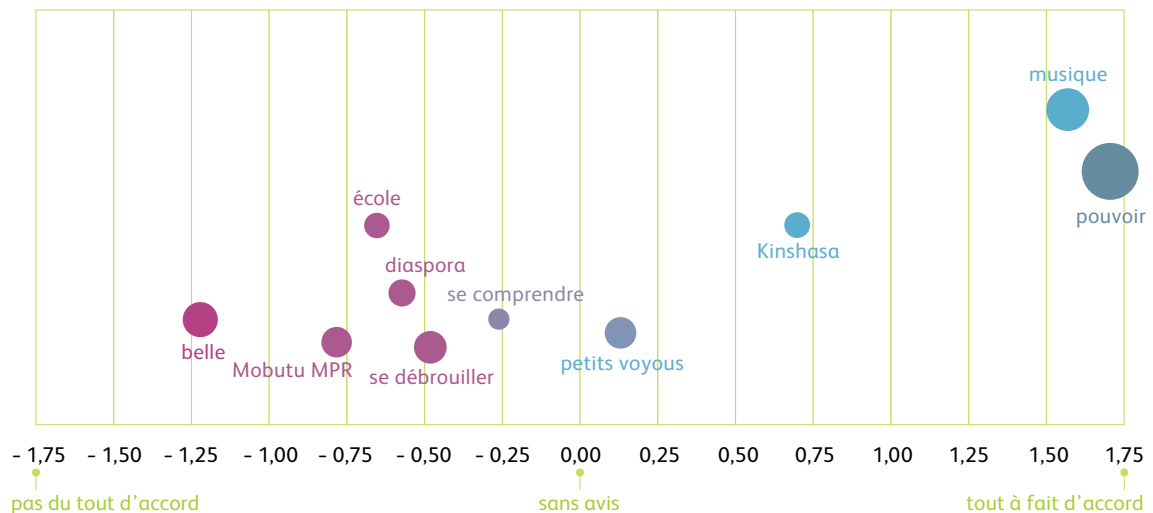
Le lingala vu par les lycéens à Kinshasa



Le lingala vu par les fonctionnaires à Kinshasa



Le lingala vu par les entrepreneurs à Kinshasa



Le **lingala**, dans les trois groupes étudiés, est à la fois la **langue de la musique** (ce qui ne surprendra ni les familiers des rues de Kinshasa ni les amateurs de musique africaine) et la **langue du pouvoir**. Ces images sont les plus choisies dans les trois cas. Si l'on veut nuancer, on dira que c'est dans le groupe des entrepreneurs qu'elles se détachent avec le plus de netteté alors que pour les lycéens, seul l'item musique est assez fortement valorisé, le rapport au pouvoir étant encore positif mais très proche d'autres valeurs (véhicularité, langue des petits voyous de Kinshasa).

La dimension véhiculaire (*se comprendre*) est peu choisie (scores légèrement négatifs sauf chez les lycéens, score légèrement positif).

Les éléments auxquels les trois groupes sont le moins sensibles sont la dimension esthétique de la langue et son association avec l'école (alors même que la RDC est un des pays subsahariens francophones qui a le plus scolarisé dans les langues africaines, en lingala notamment). Le temps fait visiblement son œuvre en RDC : l'idée d'une langue qui aurait été promue, portée par Mobutu, est négativement considérée alors qu'il y a fort à parier que la même enquête conduite quinze

ans avant aurait donné sur cette composante un résultat très différent. Il n'en demeure pas moins que le lingala, même s'il n'est pas la langue de l'actuel Président, reste fortement associé au pouvoir.

Étant à la fois langue du pouvoir et des petits voyous, langue de la musique et de Kinshasa (ce dernier item est positif dans les trois groupes), le lingala bénéficie d'une position sociale très intéressante, occupant un spectre très large, de la rue aux organes de décision.

► Le français, l'anglais et le fang à Libreville, Gabon

Libreville est la capitale d'un pays peu peuplé (1 500 000 habitants) fortement plurilingue (une quarantaine de langues) sans que n'émerge un idiome véhiculaire



Postulats et clichés

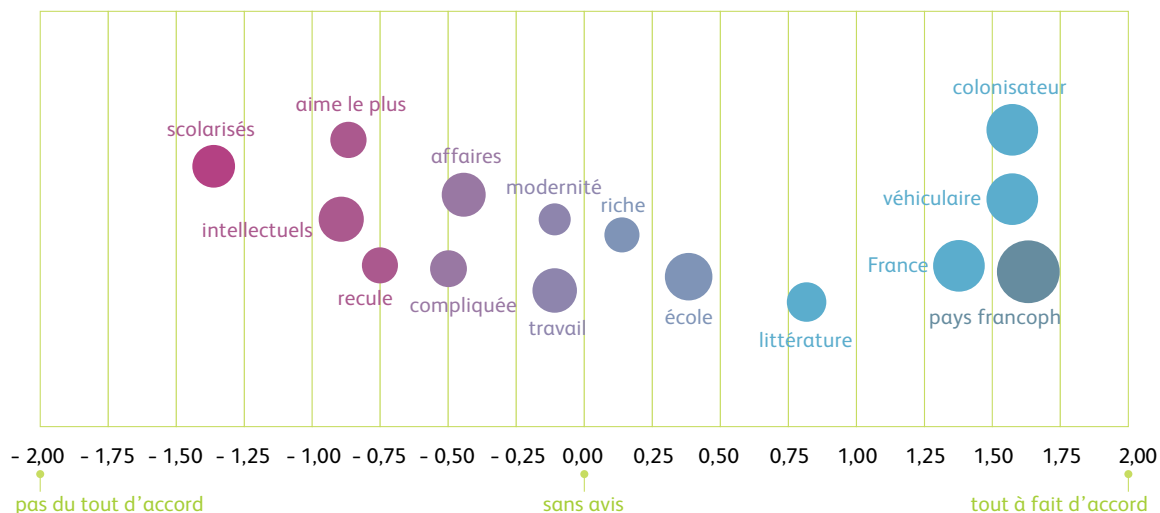
1. La langue française est vue comme une langue gabonaise.
2. Le fang est réduit à sa dimension de langue ethnique.
3. La langue anglaise est une langue d'opportunités.

africain fort. Le fang est la langue d'une ethnie qui représente sans doute un tiers de la population. Cette fonction est remplie par le français que parlent presque tous les habitants de Libreville, un tiers ayant même cette langue comme langue première. À l'échelle du pays, les estimations de l'OIF révèlent 61 % de francophones. L'anglais ne joue pas de rôle social mais peut bénéficier d'une image de modernité et de la proximité de grands pays anglophones (Nigeria, Afrique du Sud, Namibie, etc.).

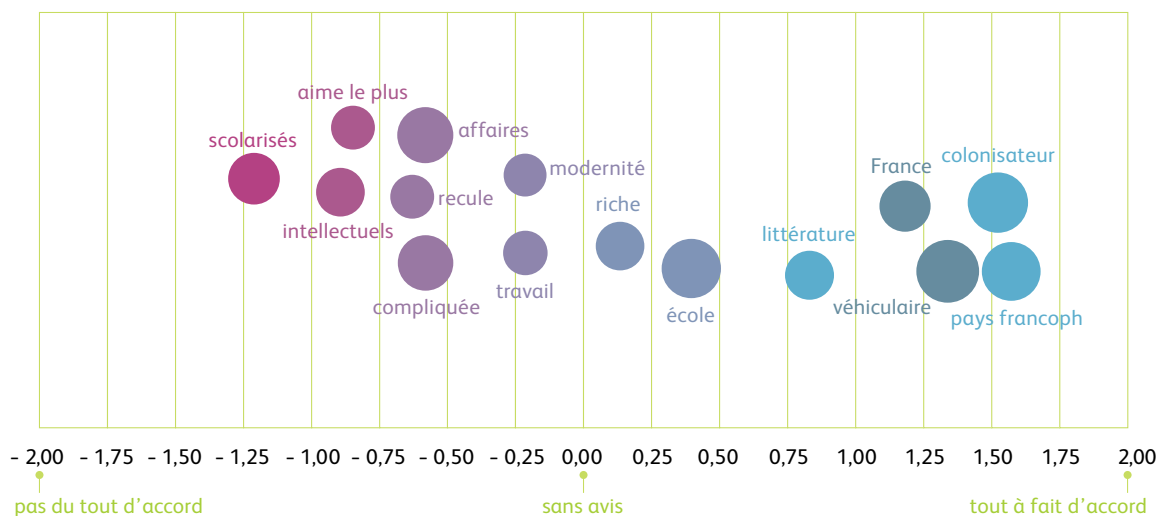


Le français, langue gabonaise ?

Le français vu par les lycéens à Libreville



Le français vu par les fonctionnaires à Libreville



Quand on sait que peut-être un tiers des habitants de Libreville privilégient le français dans leur expression quotidienne (cf. p. 105), on ne peut pas être surpris de voir les lycéens et les fonctionnaires interrogés rejeter massivement l'idée que cette langue serait associée à la scolarisation ; de même l'on n'est pas surpris que les deux premières images soient « **langue des pays francophones** » et « **langue de communication entre Gabonais de langues différentes** ». On est en revanche plus surpris de constater que, dans des proportions très voisines et avec la même

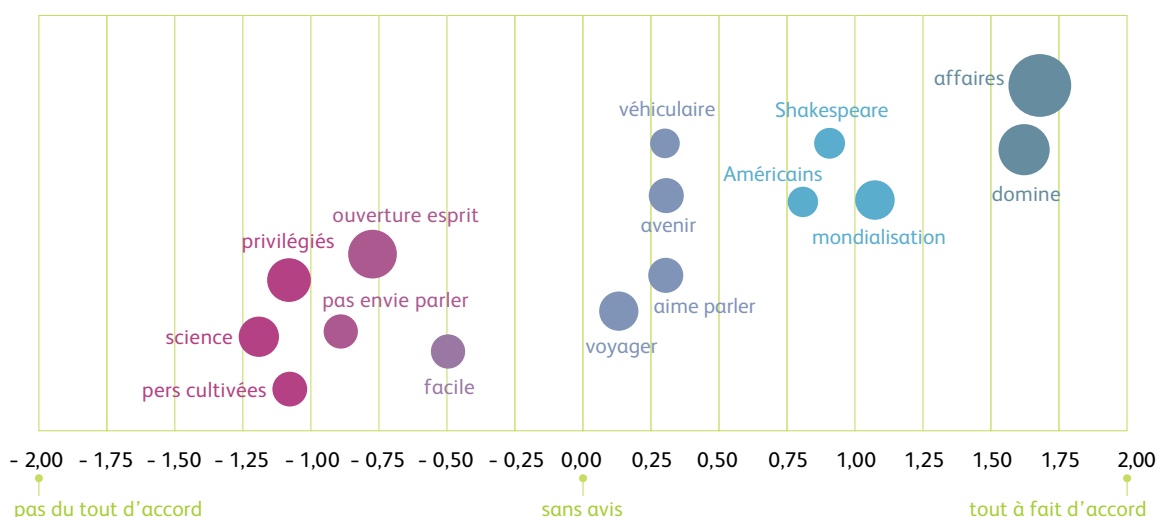
force d'adhésion, le français reste en même temps langue du colonisateur et langue de la France. On ne peut interpréter ce fait à partir de cette seule enquête, sans procéder à des entretiens par exemple ; tout au plus peut-on faire des hypothèses sur la présence française qui continue à être très marquée dans le pays, notamment dans le tissu économique, et qui prolonge peut-être l'idée d'un français langue de France alors même que les pratiques linguistiques réelles montreraient une réelle appropriation de la langue avec transmission familiale dans nombre de cas.

Les autres images dans lesquelles les lycéens et les fonctionnaires se reconnaissent sont le patrimoine littéraire, le fait que le français reste la langue de l'école et que c'est une langue riche... toutes les autres propositions reçoivent des évaluations négatives, parmi lesquelles langue de travail et langue des affaires (un résultat étonnant) ou modernité. Quant à leur attachement affectif, même si on se gardera de tirer

trop vite des conclusions, le fait est qu'ils n'attachent pas une grande importance à l'idée que ce serait la langue qu'ils aiment le plus, la rejetant assez fortement. Est-ce à dire que dans leur imaginaire d'autres langues (maternelles ? étrangères ?) occupent cette place ? Ou plus simplement que d'autres composantes de la représentation sont à leurs yeux beaucoup plus importantes (les quatre premières ici présentées) ?

L'anglais, un horizon possible

▶▶ L'anglais vu par les lycéens à Libreville



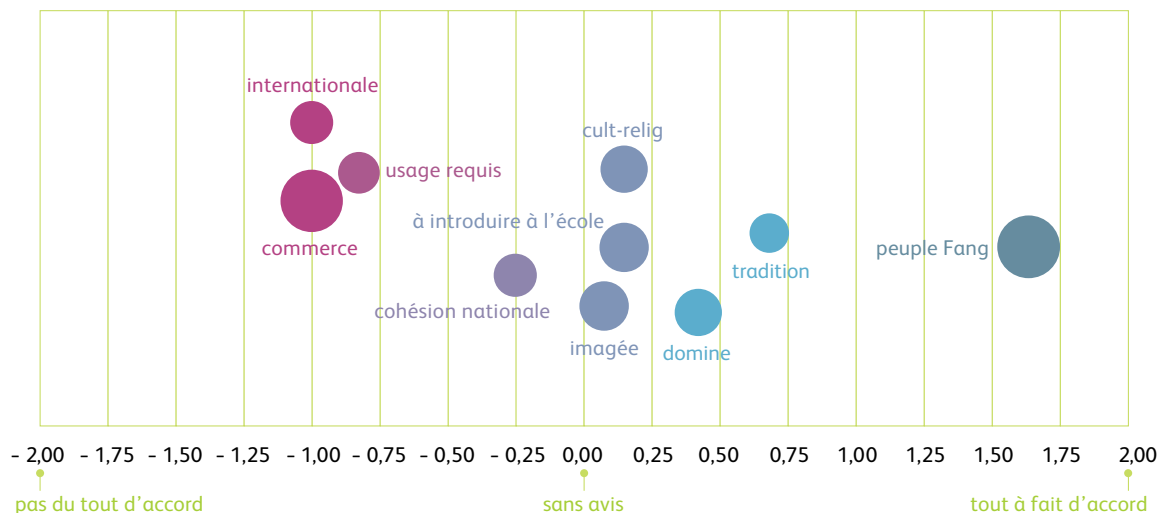
L'image la plus choisie est celle de **langue des affaires**, suivie de près par langue qui domine le monde, la troisième étant langue de la mondialisation (les fonctionnaires, dont le graphique n'est pas présenté ici faute de place, placent l'idée de domination en premier mais partagent la même opinion). Ce triptyque situe assez nettement les lycéens gabonais dans un paradigme où ils projettent leur pays dans l'environnement mondial, au-delà des espaces traditionnels de solidarité francophone. C'est peut-être dû au fait que le pays est de petite taille et que les lycéens ont conscience que celui-ci ne peut exister que dans ses relations avec de nombreux partenaires.

Les autres images auxquelles les lycéens adhèrent sont dans l'ordre Shakespeare (patrimoine littéraire, influence possible de leur statut de scolaires), l'association avec un peuple (les Américains), puis le rôle de véhiculaire international (que l'on peut rapprocher de langue de la mondialisation), de langue d'avenir et qu'ils disent aimer parler.

Au total, le paysage concernant l'anglais est assez positif, peut-être le plus positif des cinq pays de l'étude.

Le fang, langue ethnique

Le fang vu par les lycéens à Libreville



Une image se détache très nettement, celle de langue du peuple Fang. Si on l'associe à la deuxième choisie, « langue de la tradition » et à la quatrième, celle de langue véhiculant des valeurs culturelles et religieuses, on voit se dégager l'image d'une langue à valeur ethnique, qui ne dépasse guère ce cadre limité. Cela est confirmé par le rejet moyen de l'image « langue de la cohésion sociale et de l'unité nationale » et le rejet assez fort des items de langue internationale (alors que le fang est parlé également au Cameroun ou en Guinée équatoriale) et de langue dont l'usage devrait être requis au Gabon.

Pour autant, un item évalué positivement, le fait qu'il serait à introduire à l'école, montre que les lycéens pourraient vouloir lui voir jouer un rôle plus important que celui que la place du français lui laisse actuellement.

entreprises), des associations en apparence contradictoires font ressortir la **complexité du rapport qu'entretiennent les populations avec cette langue**.

Le français, langue étrangère... d'Afrique !

Globalement, excepté une partie des entrepreneurs sénégalais, **la majorité des francophones réfutent l'idée d'un recul de la langue française**. Associée au mieux aux « pays francophones » (apparemment perçus comme un groupe extérieur), mais encore souvent à la France, voire au « colonisateur » et, dans de nombreux cas, liée à l'école, aux intellectuels..., elle est pourtant considérée aussi (parfois par les mêmes personnes, comme on le constate avec les lycéens gabonais) comme ayant une fonction véhiculaire, totalement détachée de son origine coloniale (chez les entrepreneurs sénégalais et les lycéens rwandais, qui pensent d'ailleurs, comme les lycéens gabonais, que le français n'est pas l'apanage des gens qui ont été à l'école).

Un indice du degré d'appropriation du français a pu trouver à s'exprimer dans le registre affectif : langue que l'on « aime » ou langue « préférée ». Dans deux cas (entrepreneurs sénégalais et lycéens maliens),

Synthèse⁴

Concernant l'image de la langue française, si plusieurs points communs caractérisent les opinions qu'en ont ses locuteurs, quel que soit le milieu auquel ils appartiennent (Fonction publique, lycées ou

⁴ Rédigée par l'Observatoire de la langue française, elle n'engage pas l'auteur des enquêtes.

ces qualifications traduisant l'affect ne sont ni rejetées ni adoptées. Mais, le plus souvent, les répondants se sont positionnés plutôt pour les repousser (et même fortement chez les entrepreneurs et les fonctionnaires congolais) sauf au Rwanda (fonctionnaires et lycéens) et – faiblement – au Sénégal (par les lycéens). Ce n'est donc apparemment pas sur ce terrain-là que la langue française convainc... contrairement à l'anglais (voir plus bas).

Moins « compliquée » qu'on ne le pense mais pas toujours « moderne », ni liée aux affaires

L'idée selon laquelle le français serait une langue compliquée est plutôt rejetée par les francophones, mais la modernité, les affaires ou même le travail ne lui sont que rarement associés, sauf dans le cas des fonctionnaires et des lycéens de Kigali, des lycéens de Kinshasa (pour le travail, les affaires) et des entrepreneurs de RDC (pour la modernité), sans pour autant qu'elle soit franchement exclue de ces sphères. Là encore, le tableau est contrasté et dépend de la situation nationale et régionale. Dans certains cas, une distinction semble s'opérer entre le travail (que l'on suppose local, y compris dans la Fonction publique) et les « affaires » (probablement associées plutôt au commerce et à un environnement international). Ainsi, les fonctionnaires sénégalais et congolais, de même que leurs homologues rwandais (auxquels se joignent les lycéens), envisagent plutôt positivement (ou ne rejettent pas) l'idée d'une association de la langue française au travail ou à la modernité. En revanche, le monde des affaires est jugé éloigné du français par les entrepreneurs sénégalais (moins que la modernité, encore plus massivement rejetée) ainsi que par les jeunes Gabonais, Maliens et Sénégalais.

Du point de vue des jeunes

Les grandes constatations présentées pour l'ensemble des groupes interrogés ne sont pas remises en cause par les

jeunes, mais certains traits méritent notre attention.

Dans des situations linguistiques à peu près comparables, c'est-à-dire lorsqu'une langue nationale est suffisamment partagée pour être le médium quotidien privilégié dans les communications orales et en concurrence

C'est parmi cette population — l'avenir de la francophonie — que l'association du français avec la langue de la scolarité (sauf au Mali) est la plus rejetée. Sans doute parce qu'elle leur paraît une évidence et ne mérite pas de la caractériser (car le français est bel et bien la langue de l'école).

directe avec le français, comme au Mali (avec le bambara) et au Sénégal (avec le wolof), l'image de la langue française est marquée plutôt par son histoire : la France, suivie de près par l'idée de colonisation, domine les représentations.

On voit peut-être ici la tension qu'exerce sur les jeunes la revendication identitaire portée par une langue nationale vécue comme concurrente du français. Et pourtant, les qualifications attribuées au wolof et au bambara ne valorisent pas toujours ces langues et les confinent souvent à des registres limités : ethnique dans le cas du Mali, où elle est fortement liée au fait d'être Bamanan (mais aussi associée à la tradition et vécue comme une obligation au Mali) et géographique dans le cas du Sénégal, où l'on constate que son usage est requis et qu'elle est dominante (donc qu'elle s'impose ?) dans le pays. Mais les jeunes voient également dans ces langues la meilleure manière de s'exprimer librement (au Mali) et un vecteur de scolarisation souhaitable (au Sénégal).

Les idées sur les langues reflètent un certain bouillonnement des esprits et montrent à quel point certaines cicatrices ne sont pas refermées (ou s'ouvrent de nouveau) tout en traduisant le malaise d'une jeunesse en quête de racines. Surgit ici la question de l'appropriation que l'on croyait peut être un peu vite réglée.

Le paysage semble paradoxalement beaucoup plus serein dans un pays comme le **Rwanda** (qui a substitué l'anglais au français dans l'enseignement) dont **la jeunesse exprime une relation plus apaisée au français**. Sûrs de leurs racines et partageant la même langue (par ailleurs bien présente dans le processus d'alphabétisation), les lycéens rwandais n'hésitent pas à déclarer que le français est leur langue préférée, qu'elle est riche, et ils la rattachent volontiers au monde des affaires, de la modernité et du travail (tandis que les propositions « France » – ce qui paraît normal dans cette ancienne colonie belge – mais aussi « colonisateur » sont largement rejetées). Parallèlement, le kinyarwanda est considéré pour ce qu'il est : parlé partout ; même s'il est associé à la tradition et au milieu rural (probablement à propos de ceux qui n'ont pas d'autres langues) ; vecteur de la cohésion et de l'unité nationales, porteur de valeurs culturelles, mais aussi langue des médias.

Incontestablement, l'anglais s'impose (pas toujours positivement) auprès des lycéens des cinq groupes interrogés. Partant de l'idée que cette langue « domine le monde » (proposition qui réunit les plus grandes majorités et fait consensus dans chaque pays), les lycéens associent cette langue aux affaires, aux Américains et à la mondialisation (beaucoup moins dans le cas du Rwanda où les jeunes déclarent d'abord que c'est une langue qu'ils n'ont pas envie de parler). Cette puissance accordée à la langue anglaise (de fait, plutôt américaine) surtout en RDC, au Sénégal et au Mali (beaucoup moins au Gabon) s'accompagne aussi d'une affection particulière (langue que l'on aime parler) et, dans une moindre mesure, se voit associée, tour à tour, à l'avenir, aux sciences ou aux voyages. En revanche, contrairement à l'idée commune, l'idée de langue facile est plutôt rejetée par ces jeunes (sauf au Mali et au Rwanda). Certaines qualités sont systématiquement refusées à ses locuteurs (qui ne sont pas « cultivés » dans l'esprit des répondants), comme l'ouverture d'esprit, mais on ne les considère pas non plus comme des privilégiés.

S'il ressort de ces premières constatations qu'il existe un rapport pragmatique, relevant plutôt de la nécessité, entre ces jeunes

francophones et l'anglo-américain, on doit aussi souligner l'attraction et le plaisir qui s'y attachent. En effet, tous les lycéens interrogés adhèrent aux propositions « langue préférée » et que l'on « aime parler ». Si ces mentions n'apparaissent jamais en première position, elles peuvent réunir un fort consensus (à Bamako).

Et l'anglais ?

Tout comme les jeunes, les entrepreneurs et les fonctionnaires francophones des cinq pays étudiés placent dans le trio de tête des représentations qu'ils se font de l'anglais « domine le monde », « Américains » et « affaires ». S'y ajoutent souvent les notions de mondialisation et de langue véhiculaire, qui expriment en fait la même idée que l'anglo-américain est la langue de communication internationale par excellence. En revanche, les concepts d'ouverture d'esprit et de culture (qui se retrouvaient dans la possibilité d'associer l'anglais à Shakespeare et aux « gens cultivés ») sont quasi systématiquement dissociés de cette langue, contrairement au français (au moins pour sa valeur culturelle) qui est régulièrement qualifié de riche et lié à la littérature, aux intellectuels... Petite surprise, dans l'esprit des répondants, l'anglais n'est pas particulièrement considérée comme une langue de la science, sauf pour les fonctionnaires congolais et sénégalais et les lycéens et entrepreneurs de Dakar, mais sans que cette idée ne réunisse un consensus. Contredisant également une idée largement répandue, l'anglais n'est pas considéré comme une langue facile (sauf au Rwanda où elle est devenue langue d'enseignement depuis 2008).

Une dimension singulière fait ressortir, par contraste avec le français, la sérénité, voire l'aménité qui dominent dans la relation affective des francophones à cette langue. Non seulement très peu de répondants repoussent les propositions positives concernant l'usage de l'anglais (excepté quelques fonctionnaires congolais et rwandais et les entrepreneurs sénégalais), mais une grande majorité des groupes adhère, souvent massivement, aux déclarations favorables comme « langue préférée » et que l'on « aime parler ». Cette adhésion est particulièrement forte chez les jeunes, comme on l'a vu plus haut.

Annexes

Les propositions relatives au français :

1. langue de la modernité
2. langue compliquée
3. langue du Mali (ou du Sénégal, du Rwanda, etc., selon la ville)
4. langue du colonisateur
5. langue très riche
6. langue du travail
7. langue de communication entre Maliens (ou Sénégalais, etc., selon la ville) de langues différentes
8. langue de la France
9. langue utile pour les affaires
10. langue de la littérature, de la poésie, etc.
11. langue parlée par les gens qui se disent « intellectuels » pour parler entre eux
12. langue des pays francophones
13. langue qui divise la population en deux : ceux qui sont allés à l'école et les autres
14. langue qui recule
15. langue de l'école

Pour l'anglais, le questionnaire proposait également 15 éléments :

1. langue qui sert d'intermédiaire entre des peuples qui ne parlent pas la même langue
2. langue facile
3. langue qui domine de plus en plus dans le monde
4. langue qui sert à voyager
5. langue que j'aime parler
6. langue du business, des affaires
7. langue de l'avenir
8. langue des personnes cultivées
9. langue des Américains
10. langue des privilégiés
11. langue de la mondialisation
12. langue de la science
13. langue que je n'ai pas envie de parler
14. langue de Shakespeare
15. langue de l'ouverture d'esprit

Les 10 propositions relatives au bamanankan :

1. langue du Mandé⁵
2. langue des affaires et du commerce
3. langue de la tradition et des ancêtres
4. langue des Maliens
5. langue que l'on doit comprendre si l'on veut vivre au Mali
6. langue du savoir
7. langue de l'administration
8. langue des Bamanans⁶
9. langue qui permet aux Maliens de s'exprimer librement
10. langue que j'aime le plus

⁵ Région d'origine du *bamanankan* au Mali.

⁶ Ethnie du Mali, majoritaire dans la partie sud du pays et à Bamako.

Les 10 propositions relatives au lingala à Kinshasa :

1. langue du pouvoir politique, de la police, de l'armée
2. langue de la musique congolaise
3. langue des petits voyous des quartiers
4. langue des Congolais de l'étranger, de la diaspora
5. langue à enseigner dans les écoles
6. langue qui est belle
7. langue de Kinshasa
8. langue des gens qui savent se débrouiller
9. langue qui permet aux Congolais qui n'ont pas la même langue de se comprendre
10. langue de Mobutu et du Mouvement Populaire de la Révolution

Les 10 propositions relatives au wolof :

1. langue que tout Sénégalais devrait savoir parler
2. langue des gens qui ont perdu leur langue
3. langue qui ne se rattache à aucune communauté, hormis les Lébou
4. langue du commerce
5. langue de la transmission de valeurs culturelles et religieuses
6. langue des Baol Baol
7. langue de la cohésion sociale et de l'unité nationale
8. langue nationale qu'il faudrait introduire à l'école
9. langue très imagée
10. langue qui domine toutes les autres au Sénégal

